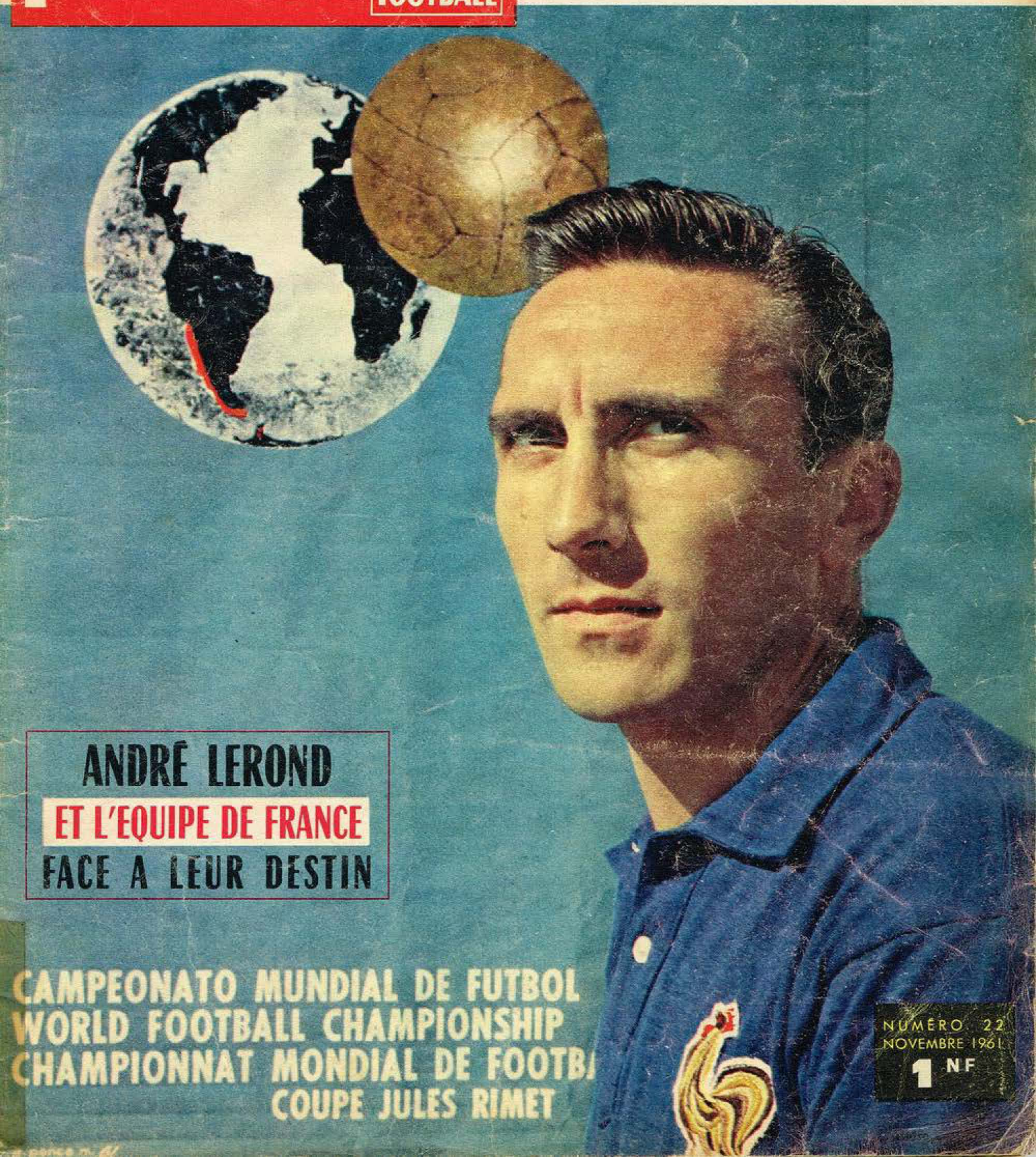
Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

LES GIRONDINS DE BORDEAUX AU MICROSCOPE

UN MILLIARD POUR UN TITRE



ANDRÉ LEROND
ET L'EQUIPE DE FRANCE
FACE A LEUR DESTIN

CAMPEONATO MUNDIAL DE FUTBOL
WORLD FOOTBALL CHAMPIONSHIP
CHAMPIONNAT MONDIAL DE FOOTBA
COUPE JULES RIMET

NUMÉRO 22
NOVEMBRE 1961
1 NF

A PROPOS DU VÉLOSOLEX S. 2200 "SURCOUPLÉ"

Le nouveau VELOSOLEX est dénommé S. 2200. Il est immédiatement identifiable par la coiffe du filtre à air qui est de couleur noire et qui porte en blanc l'indication S. 2200.

Ce nouveau modèle comporte d'importantes nouveautés techniques qui se traduisent pour l'utilisateur par :

— un accroissement très net de puissance en côte,
— des accélérations plus rapides,
— une moyenne générale plus élevée, celle-ci découlant des avantages précités et non de la vitesse qui reste volontairement limitée à 30 kilomètres à l'heure.

En outre, le moteur du VELOSOLEX S. 2200 est doté d'un dispositif efficace antiparasite agréé par la R.T.F.

Il est important de signaler que :

— le prix du nouveau VELOSOLEX reste inchangé : 348 NF,
— sa consommation n'a pas varié, 1 litre 300 de Solexine aux 100 kilomètres,
— sa garantie est toujours d'un an.

Sur le plan pratique, des essais très rigoureux entrepris récemment dans la région parisienne, avec des machines exactement semblables à celles qui sont livrées à la clientèle, ont très éloquemment démontré les avantages de cette augmentation de puissance en côte : le VELOSOLEX S. 2200 piloté par un cycliste pesant 80 kilos, monte des côtes comme la côte de Picardie (dans les deux sens) ou la côte des « 17 Tournants » dans la vallée de Chevreuse, qui comprennent des sections dépassant 7 %, sans pédalage d'appoint et à une moyenne de 20 km-heure.

Un dernier renseignement de notoriété pour conclure : plus de 2.500.000 VELOSOLEX ont été mis en service depuis le début de sa fabrication en série en 1946 et les seules usines françaises de la marque (Courbevoie, Arras et Tours) sortent plus de 1.300 machines par jour.

DI NALLO A REÇU A LYON
LE PREMIER OSCAR BYRRH DU FOOTBALL

Au cours d'un cocktail C.D.C., au siège de l'O.L., DI NALLO a reçu des mains de Monsieur PRADEL, Maire de Lyon, le premier Oscar BYRRH du Football qui lui avait été décerné par un jury de spécialistes. De gauche à droite : M. MAILLET, Président de l'O.L. ; FERNANDEZ, entraineur ; M. PRADEL ; DI NALLO ; Madame PATUREAUX, Chef de Publicité de la C.D.C. ; M. TAMINI, Directeur sportif de l'O.L. Rappelons que DI NALLO fut, en septembre 1960, l'un des stagiaires du Camp Sportif GILLETTE à Annecy.

LES MEILLEURS ARTICLES
LES MEILLEURES PHOTOS

TOUS LES MARDIS DANS
FRANCE FOOTBALL

TOUS LES 1er DU MOIS DANS
Football MAGAZINE

TOUS LES 15 DU MOIS DANS
Sport & Vie
ET SON MAGAZINE DU FOOTBALL

NOTRE COUVERTURE :

André Lerond, l'une des rares valeurs sûres du football français. (Photo André Lecoq)

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE-FOOTBALL

N° 22 — NOVEMBRE 1961

SOMMAIRE

- Bernard l'Européen .... page 4
- Les carnets de Jacques de Ryswick .. page 6
- Ils attendent les Tricolores ..... page 8
- Une main pour rien .... page 11

RAISONS DE NE PAS DÉSESPÉRER

ANDRE LEROND, sur notre couverture, est le symbole de la confiance que nous devons garder, contre vents et marées, dans le football français et dans ses destinées.

Il est certain que l'équipe de France, qui a fait naufrage dans le déluge du Heysel, n'a rien, de quelque côté qu'on la considère, qui puisse inciter à l'optimisme, ni même à l'espoir.

Mais il n'est pas possible, il n'est pas concevable que, le 12 novembre à Sofia, les joueurs tricolores pénètrent sur le terrain dans le même état d'infériorité qu'à Bruxelles. Il n'est pas possible qu'ils subissent la loi des Bulgares comme ils ont subi celle des Belges. Nous savons bien que nous ne possédons pas, depuis l'effacement de Kopa, de super-joueurs, mais nous nous refusons à croire que notre football est subitement tombé aussi bas.

C'est pourquoi nous ne voulons pas désespérer ni même nous réfugier dans l'hypothèse d'un troisième match contre la Bulgarie disputé sur terrain neutre. C'est à Sofia même qu'il faut essayer d'enlever notre qualification en donnant à notre sélection la cohésion, le moral et, si c'est possible, la force qui lui ont fait défaut à Bruxelles.

Ne croyons pas que les Bulgares soient si fiers. Ils se souviennent du 3-0 de Colombes. Ils refusent de croire à ce qu'on leur a rapporté de Bruxelles. Ils savent que les Français ont l'habitude des redressements prompts. Et ils ont aussi leurs problèmes.

N'allons donc pas à Sofia en victimes consentantes. Ayons bien le sentiment de ce que nous représentons. Sachons que ce sera très dur, mais n'ajoutons à nos difficultés aucun complexe.

CE numéro de « FOOTBALL MAGAZINE », qu'on nous excuse s'il est consacré surtout au football français et à l'équipe de France (Pierre Bernard, les Bulgares, André Lerond, Bordeaux au microscope). C'est qu'entre Bruxelles et Sofia, il est difficile de penser à autre chose.

On lira cependant avec intérêt un reportage de Maryse Dufaux sur un problème humain passionnant, celui de Pierre Georgy, ailier gauche du Servette de Genève et international suisse B, infirme et footballeur.

L'aspect technique et « compétitif » du football a beau être au premier rang de nos préoccupations, il ne doit jamais effacer ce qui est de l'homme.

JACQUES FERRAN.

- Les Girondins : un Bordeaux grand cru page 26

- André Lerond devant le magnétophone de F.M. page 14
- Le corner ..... page 22
- Monsieur Archives .... page 24
- Le serment de Suarez .. page 36
- Tout le football du monde.... page 38

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football-Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAltbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95
FRANCE. UNION POSTALE : 6 MOIS : 550 FRANCS (5,50 NF.). — 1 AN : 1.000 FRANCS (10 NF.)
ÉTRANGER : 6 MOIS : 700 FRANCS (7 NF.). — 1 AN : 1.300 FRANCS (13 NF.)

Directeur de la publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET.
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI.
Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER

PIERRE BERNARD : UN WATERLOO A FAIT SA GLOIRE

UN GARDIEN FRANÇAIS CH

« Le plus doué, c'est Pierre Bernard. Il mettra peut-être du temps à s'imposer définitivement car il a eu déjà un coup dur et il en aura d'autres. Mais il sera un jour parmi les meilleurs gardiens européens. »

Cette prédiction de René Vignal date de douze ans, de l'époque où il venait tout juste de prendre la succession de Julien Darui. Elle s'est réalisée le 18 octobre sous les feux du Heysel. Dans le « Waterloo du football français », face à une équipe de Belgique cent fois supérieure aux pauvres Tricolores (3-0), Pierre Bernard le Nimois a dépassé le stade du très bon gardien pour atteindre la classe de tout un continent. Il a concédé

EZ LES GRANDS D'EUROPE

trois buts mais il en a évité une bonne demi-douzaine par son sang-froid, son placement, son sens de l'anticipation et des réflexes extraordinaires.

Hier, il y avait le Soviétique Yachine, le Hongrois Grosics, l'Irlandais Gregg, l'Italien Buffon, aujourd'hui il y a aussi Bernard au sommet de l'échelle européenne.

De Yachine, il a le sens collectif, de Grosics l'envergure, de Gregg le sang-froid, de Buffon l'élégance.

Oui, la France est à nouveau présente dans un club très fermé, celui des grands spécialistes d'un poste qui est l'aristocratie du football.

PHOTO ANDRE LECOQ

YACHINE

toute la défense (et même plus) du onze soviétique.

GROSICS

une présence extraordinaire dans les 18 yards hongrois.

GREGG

un Irlandais au style continental.

BUFFON la grande tradition des gardiens italiens.

Et les champions cyclistes ?

JEUDI 5 OCTOBRE. — « Vous dites que dix matches de Championnat en quarante-cinq jours, c'est trop. Vous voulez donc entretenir les footballeurs français dans du coton. Ne joue-t-on pas à la même cadence dans certains pays étrangers, chez les Anglais, en particulier ?... Et les champions cyclistes, qui courent parfois cinq jours sur sept... et plus, qu'en pensez-vous ? »

Que voilà un débat intéressant, suscité par ce lecteur (anonyme) et je l'en remercie. Le « coup de feu » des vedettes du vélo ? D'accord. Mais il dure relativement peu : une courte partie seulement de leur saison routière de huit mois, à l'issue de laquelle ils ont d'ailleurs largement le loisir, durant l'hiver, de se refaire un organisme. Par contre, l'intersaison de nos footballeurs est, de nos jours, réduite à sa plus simple expression !

Et puis, peut-on comparer raisonnablement l'effort du coureur cycliste à celui du footballeur ? Si épuisant que soit le premier en certaines circonstances, en d'autres il l'est beaucoup moins, et ce n'est pas un Anquetil qui me contredira ! J'ai raconté naguère, ici même, la savoureuse anecdote des deux copains nordistes, Stablinski le cycliste et Tempowski le footballeur, discutant un jour sur les grandeurs et servitudes de leur spécialité respective ; peut-être en avez-vous retenu la chute ; le petit et rond Bolek, toujours plein d'une naïveté... malicieuse et touchante, s'écriant, à bout d'arguments : « Et puis, après tout... ti, sur tin vélo, t'es assis ! »

Roger Marche : il a fait ses adieux au public parisien le 22 octobre 1961 contre Nimes. Une carrière professionnelle exemplaire est terminée.

On sourit, bien sûr, à l'évocation de cette réplique... péremptoire. Mais la boutade ne manquait pas de sel et n'était point si folle. Sans doute, en la lançant, Tempowski entendait-il que l'ami Stablinski, « assis sur son vélo », échappait aux chocs du football ; à ces terribles contacts d'homme à homme qui éprouvent, marquent et usent d'autant plus les organismes que ceux-ci n'ont pratiquement jamais le temps de récupérer pleinement : ni entre deux saisons, ni entre deux matches (faites le total des kilomètres-voyageurs qui leur est imposé, onze mois durant !), alors que, précisément, l'engagement, la fraîcheur physique tendent de plus en plus à primer sur les terrains.

Le handicap est d'autant plus sensible pour nos équipes françaises dont le fond technique demeure inégal et les éléments de valeur (autrement dit de rechange) fort insuffisants : ainsi sont-elles contraintes de jouer tous leurs matches à l'énergie, et toujours avec les mêmes hommes...

Lorsqu'elle se déplace en Europe, une équipe comme celle de Santos peut se permettre de jouer — et de gagner — trois rencontres par semaine aux quatre coins du vieux continent, parce que l'aisance technique des footballeurs brésilens, leur sens naturel du ballon et du jeu, tout cela les dispense d'efforts athlétiques superflus auxquels sont soumis la plupart de nos joueurs.

Et lorsque mon lecteur m'écrit : « Allez donc voir ce qui se passe dans le football anglais », je me permets de lui répondre, ici, que j'y suis allé maintes fois et y ai vu bien des choses n'ayant aucune commune mesure avec celles de notre football à nous. Celles-ci, par exemple : les équipes pros anglaises bénéficient d'une intersaison de trois mois pleins et disposent d'un effectif minimum de 25 joueurs de qualité authentiquement « professionnelle » : bien heureuses, et très favorisées, sont celles des nôtres ayant la certitude de pouvoir aligner onze hommes « de métier » à chaque match et... jusqu'à la fin de la saison !

Ainsi, tandis que notre pléthorique Championnat avait débuté sous la canicule d'août-septembre, à une gaillarde cadence de « pas de chasseur », bon nombre de formations, pour ne pas dire toutes, semblent d'ores et déjà à bout de souffle (et souvent... de nerfs) alors qu'apparaissent les premières brumes d'octobre.

Depuis le début de saison, notre football n'a pu cacher la précarité de son niveau et... de ses élites, à la faveur (si l'on peut dire !) des compétitions internationales : aussi bien au cours de ce facile mais désolant France-Finlande, que dans les diverses épreuves européennes, où nos représentants (Monaco, Sedan, Lyon, Strasbourg) se sont fait, avec un bel ensemble, éliminer partout dès le premier tour.

Tout cela n'est-il point significatif ? Tout comme l'est la présence, hier soir, au Parc des Princes, de 4.122 spectateurs pour un match de Première Division à Paris, Stade Français - Saint-Etienne, qui fut d'ailleurs passablement insipide ; mais, au fait, qu'attendre de bon de ces matches joués, sans ambiance, par des équipes déjà essoufflées, émoussées... alors qu'on entame à peine une campagne dévorante et interminable !

Il paraît qu'un courant se dessine nettement, au Comité directeur de la Ligue, en faveur d'une profonde réorganisation de notre football pro. Ces indispensables réformes, vous n'êtes pas sans savoir que la presse spécialisée les réclame, en vain, depuis des années. Mais il paraît que cette fois, c'est du sérieux, et que le projet sera débattu à la prochaine assemblée générale des clubs, en décembre...

Je veux bien le croire, encore que nous aurions de bonnes raisons, vous et moi (dûment avertis par un certain nombre de précédents !), de nous montrer sceptiques sur le sort réservé par l'honorable et démagogique assemblée des clubs, à tout projet révolutionnaire ! Et pourtant, il n'y a plus une saison à perdre si l'on veut conserver une chance de sauver notre football professionnel, rendre à celui-ci une qualité et un standing simplement... décents.

Je parlais plus haut du football anglais, dont le nôtre s'entête, depuis tente ans, à vouloir copier un peu trop servilement la structure et les usages, sans en avoir, dans aucun domaine, les moyens, ni les ressources. Connaissez-vous, par exemple, le bénéfice réalisé, pour la saison dernière, par Tottenham, vainqueur du Championnat et de la Coupe d'Angleterre ? Tout simplement 65.512 livres sterling, soit la bagatelle d'un peu plus de 92 millions d'anciens francs : mais oui, pas moins !

On n'oserait certes rêver de chiffres approchants pour les plus favorisés de nos clubs pros... Nous faisons, depuis des années, un rêve moins chimérique : voir enfin notre football d'élite cesser de pratiquer, à tous les rayons, cette politique inflationniste qui s'apparente, ici, à de la folie douce. Il devient urgent pour lui de revenir à des données plus saines de ses problèmes, à une vision plus claire de sa situation. Bientôt, il serait trop tard.

Une main plus ferme et...

LUNDI 9. — Et pourtant, quelles ressources ne détient-il pas, « tel qu'en lui-même », notre football français... Quelles possibilités ne laisserait-il point s'épanouir, s'il était géré d'une main plus ferme, par des esprits avisés et réalistes...

On se disait cela, hier, à la sortie du Parc des Princes où, contrastant avec la fade et nébuleuse grisaille du mercredi précédent, nous avions eu un excellent spectacle de football : l'un de ceux qui incitent à ne pas désespérer ! Ce Racing - Rennes n'était pas un match de leaders ; il ne comportait aucun enjeu décisif. Il fut pourtant un match de plénitude, auquel rien ne manqua : ni la chaude et ambiante ferveur de plus de 35.000 spectateurs, ni la cadence et la qualité du jeu (surtout en première période, lorsque les ressources physiques et numériques des équipes étaient encore intactes) ; ni, par la suite, l'intensité dramatique, le héros malheureux du drame, Taillandier, contraint de quitter ses buts, bras droit en écharpe, mais venant crânement prendre place parmi ses camarades de l'attaque... On appréciait à la fois l'élan généreux de l'équipe rennaise tendant de prendre en défaut ce Racing démembré, et l'énergie, l'abnégation déployées par celui-ci à endiguer le flot breton sans doute insuffisamment canalisé pour parvenir à ses fins. Mais, fussent-elles techniquement imparfaites, on s'attache à l'effort d'équipes comme Rennes, parce qu'elles savent « se battre », tout comme l'a fait le Racing d'hier, auquel toutes les ambitions sont permises, cette saison encore... si ces belles vertus morales parviennent enfin à demeurer chez lui... inébranlables.

Gardons-nous bien d'anticiper dans ce domaine particulier, pas plus que dans celui du Championnat en général : un Championnat dont on pouvait supposer, voilà deux à trois semaines, qu'il serait dominé par la suprématie rémoise, mais dont on se demande aujourd'hui... s'il ne sera pas le plus serré qu'on ait connu depuis longtemps !

A propos du « cas Cisowski »

VENDREDI 13. — Qu'un de nos footballeurs comptant, il n'y a guère, parmi les meilleurs, se trouve aujourd'hui pratiquement sans emploi et perçoive de son club un salaire mensuel quinze fois moindre que la saison passée (si l'on totalise les primes de transfert, mensualités et primes de matches reçues en 1960-1961 par Cisowski), bien sûr que voilà un « cas » pouvant émouvoir, sinon heurter violemment l'opinion.

Je suis bien d'accord avec cette dernière lorsqu'elle estime que la réglementation actuelle du statut du joueur professionnel comporte des lacunes. Il serait notamment souhaible que dans certains cas — ceux des joueurs les plus favorisés — une partie des gains substantiels réalisés durant la période d'activité soit réservée pour leur être versée au terme de leur carrière professionnelle.

Cela dit, ces règlements sont librement acceptés, tels qu'ils existent et en toute connaissance de cause, par le joueur pro signant son premier contrat. Il n'en ignore point la teneur. Il sait les avantages de la profession de footballeur, mais aussi ses inconvénients : sa durée relativement courte, et les risques d'interruption accidentelle, donc prématurée, qu'elle comporte.

Thadée Cisowski : il espère prouver avec les Nantais que Valenciennes a commis une erreur.

S A ENFONCER LE CLOU...

De ces problèmes sociaux que peut poser le football professionnel, la Ligue Nationale n'a pas omis de tenir compte. Tout d'abord, en créant un fonds de solidarité destiné à aider le joueur dont la carrière est brutalement coupée, et auquel il est alors versé un million d'anciens francs. Ensuite, en instituant des examens psychotechniques, cours de « rattrapage scolaire » et autres, destinés à orienter les joueurs en activité vers la carrière extra-sportive pour laquelle ils montrent des aptitudes.

En ce qui concerne particulièrement le « cas Cisowski », il aurait pu être résolu dès cette saison si Thadée — qui a 34 ans et demi — ayant racheté son contrat à Valenciennes, et se trouvant par conséquent libre, avait accepté l'offre de joueur-entraîneur que lui a faite un club amateur, Maubeuge. Cisowski a préféré — décision éminemment respectable de sa part — demeurer pour l'instant au sein du football professionnel, où il estime avoir toujours sa place (1).

Après quoi, il entre dans les intentions de Ciso de mettre son acquit et son expérience au service d'un club amateur de la région de Verdun, tout en se consacrant à la station-service qu'il y a acquise en professionnel conscient, organisé et prévoyant, ce dont on se félicite pour lui.

Voilà ce que j'ai cru devoir préciser, en écho au bruit fait autour d'un « cas » à propos duquel il serait injuste, sinon malséant, de jeter la pierre au football professionnel : il existe suffisamment d'autres occasions de relever, à des titres divers, ses imperfections !

Un effort pour la presse !

MARDI 17. — Celle-ci, à titre d'exemple. Le professionalisme français a maintenant trente années d'existence et, depuis son avènement, la presse (écrite, parlée et, aujourd'hui, télévisée) ne lui a jamais ménagé son concours, ce qui est d'ailleurs dans l'ordre normal des choses.

En contrepartie — et je m'excuse d'avoir à parler métier ici — la presse aimerait à trouver partout des conditions de travail mieux en rapport avec ses besoins actuels et aussi avec le développement du football, auquel elle a conscience d'avoir largement contribué.

Or, à cet égard, si un certain nombre de nos clubs pros sont aujourd'hui dotés d'un équipement décent — voire pour quelques-uns, très satisfaisant — d'autres en sont restés, ou à peu près, aux installations aussi archaïques que touchantes du « football-à-papa ».

Ici, les journalistes sont régulièrement contraints de se gendarmer avec les spectateurs qui — sans d'ailleurs penser à mal ! — sont venus occuper l'enceinte dite « de presse », que rien ne différencie ni ne sépare de celles du public. Ailleurs, l'indispensable transmission rapide des comptes rendus — surtout pour les rencontres nocturnes — nous pose couramment des problèmes insolubles, ou nous contraint à de furieuses épreuves de cross-country, en raison de la précarité, de l'insuffisance notoire des installations (?) téléphoniques, ou encore de leur éloignement.

Il existe, du reste, certains stades où tout a été prévu pour l'équipement « nocturne », hormis le moindre petit éclairage dans la tribune des journalistes, contraints de griffonner leurs notes et leurs papiers à la lueur des lampes de poche... Heureux encore lorsque celles-ci se limitent à ce simple usage. Ecoutez à ce sujet l'authentique mésaventure advenue à l'un de mes confrères régionaux lors d'une récente rencontre de Championnat de Première Division joué « aux chandelles »...

Le match terminé, notre ami « fonce » vers l'une des cabines situées dans les ténèbres, sous la tribune de presse. Il décroche l'appareil... aucune tonalité, et pour cause : ayant procédé à une rapide inspection des lieux, il s'aperçoit que les fils du téléphone ont été radicalement cisaillés. Idem dans la seconde cabine. Dans la troisième, Dieu merci, les ciseaux ne sont point passés. Par contre — horrible détail — un quidam est passé par là, qui a confondu l'endroit avec... les lieux d'aisance situés dans les parages !

Encore une fois, pardonnez-moi de vous avoir infligé des considérations aussi bassement prosaïques ! Sur lesquelles je clos ce chapitre, en me gardant bien, pour ne chagriner quiconque, de citer aucun de nos clubs pros en particulier. Par contre, je les remercie tous en bloc : les uns — qui sont d'ailleurs la majorité — d'avoir, d'ores et déjà, compris nos problèmes de travail ; les autres de nous avoir formellement promis, désormais, d'ignorer moins... notre existence.

L'éternel recommencement...

JEUDI 19. — Prenez la peine de bien lire ces quelques lignes, à propos du match Belgique-France :

« A aucun moment, l'équipe tricolore n'a réussi à trouver son équilibre. A aucun moment, elle n'a donné l'impression qu'elle pouvait avoir la partie en main... L'équipe belge se différenciait de l'équipe de France en ce qu'elle était sans trou et homogène... Les supporters français qui sont allés à Bruxelles sont passés de déception en déception ; le ressort était cassé : devant onze adversaires qui avaient un but commun, marquer et vaincre, les Tricolores erraient...

« D'où vient l'inconstance de notre équipe ? Du choix difficile de nos internationaux ? C'est possible. Mais aussi du manque de direction, de préparation. On l'a dit cent fois, c'est devenu une chose banale de le répéter. Mais le problème devient suffisamment sérieux pour qu'on l'envisage d'une manière approfondie.

« Je demande que notre équipe de France ne se présente plus devant des adversaires organisés avec des équipiers qui, parfois, ne se connaissaient pas quarante-huit heures plus tôt. »

Vous auriez tout lieu de penser que ces appréciations ont trait à l'humiliante défaite subie par nos footballeurs, hier, à Bruxelles. Eh bien ! détrompez-vous : elles remontent à tout près de trente années, sont extraites de l'hebdomadaire « Football » en date du 5 mai 1932, et signées par notre vieil ami Marcel Rossini ; elles concernent un autre Belgique-France, que nos amis belges avaient alors, tout comme celui d'hier, gagné par trois buts d'écart (5-2) !

Curieux rapprochement, n'est-ce pas ! Et comme quoi notre petite histoire du football, comme la grande, est un éternel recommencement. Avec sans cesse les mêmes problèmes qui, après trente ans, ne sont pas toujours résolus par notre incorrigible football français. Mais pourquoi, mais comment, je vous le demande, cela changerait-il ?

Allons ! Continuons tout de même à enfoncer le clou... comme il y a trente ans : après tout, on ne sait jamais !

Cette équipe de France 1932 avait elle aussi déçu tout son entourage. De gauche à droite, au premier rang : Liberati, Touffait, Bardot, Lucien Laurent, Langiller. Au second rang : Delfour, Kaucsar, Anatol, Finot, Scharwath, Jean Laurent, Chardar et Mattler.

(1) On sait que Cisowski a été, depuis lors, transféré de Valenciennes à Nantes.

GAGNEZ du MUSCLE
en un temps record

Coordinations nerveuses et rendement énergétique décuplés.
Vos biceps (+ 5 cms) doubleront de volume et de force.
Vos épaules s'épanouiront (+ 12 cms)
Votre cage thoracique augmentera de puissance (+ 12 cms).
Des abdominaux bien dessinés, dont la force est un gage de santé.
Les cuisses et les mollets deviendront robustes et résistants (+ 6 cms).

R. DURANTON
Plus Bel Athlète d'Europe

BON GRATUIT

Veuillez m'envoyer, sous pli fermé et sans engagement, votre documentation gratuite « COMMENT AUGMENTER SON CAPITAL FORCE ET SANTÉ ». (Pli volumineux, joindre 2 timbres pour frais d'envoi.) T6

NOM .....

ADRESSE .....

C'est du bon fonctionnement de vos muscles que dépendent votre force, votre vitalité et votre santé.

Santé non seulement physique — par l'élimination des toxines et l'oxygénation profonde de votre sang par un cœur et des poumons à l'aise dans une cage thoracique bien développée — **mais également psychologique** : pas de complexes dans un corps fort et bien bâti.

En trois mois, je ferai de vous un autre homme, vous promet Robert Duranton, lauréat du titre "Plus Bel Athlète d'Europe". Tout en vous respirera la force et la beauté plastique. Vous serez étonné de la facilité avec laquelle je ferai éclore les qualités naturelles qui sommeillent en vous. Votre nouvelle musculature d'athlète vous autorisera tous les succès... professionnels... sentimentaux... sociaux... sportifs.

Rien n'est plus facile que de gagner du muscle avec ma méthode par correspondance, bien à l'aise dans votre CHEZ VOUS. Ne courez pas le risque de rester toute votre vie un gringalet, demandez aujourd'hui même et sans engagement de votre part, notre documentation gratuite, au moyen du bon ci-dessus.

Robert DURANTON, CLUB SCULPTURE HUMAINE service T 6
30, Boulevard Princesse-Charlotte - MONTE-CARLO

SPÉCIAL COUPE DU MONDE

80.000 BULGARES POUR LA CORRIDA DU 12 NOVEMBRE

Foule passionnée, jeu sans pitié : les Tricolores savent ce qui les attend au stade Vassil Lewski où ils furent battus (0-1) le 11 octobre 1959. Le score qu'il leur faudra éviter à n'importe quel prix le 12 novembre.

SOFIA. - La fièvre règne à Sofia : le grand choc du 12 novembre est dans tous les esprits et dépasse même le seul milieu du football.

Cette fois, il ne s'agit plus d'un match international, à la fortune plus ou moins heureuse pour la Bulgarie ou la France. Non, cette fois, l'enjeu est capital : il s'agit d'aller au Chili, avec tout ce que cela représente sur le plan mondial.

Pour les responsables et sélectionneurs bulgares, subjugués par cette échéance du 12 novembre, il n'est qu'une issue honorable : au moins un but d'écart en faveur de leur équipe, pour avoir au moins le droit de disputer un troisième match sur terrain neutre.

Voilà donc quel fut et quel sera le plan de travail de ces responsables : dès le début d'octobre, une sélection très fournie avait été opérée et, le mercredi 11 octobre, un match-test fut joué : les Blancs (probables) contre les Rouges (possibles), les premiers ayant battu (5-4) les derniers. Chaque mercredi de ce mois d'octobre, ces mêmes sélectionnés ont procédé à un entraînement d'une durée de deux heures, sous la direction des coaches Patchediev et Tchakarov.

Il est clair que dans la pensée des sélectionneurs il n'était pas question de tâtonner longtemps. A la suite du match en blanc et rouge évoqué ci-dessus, puis d'une rencontre contre l'équipe roumaine de Petrolul (victoire bulgare : 3-1), les 31 présélectionnés ont été ramenés à 18.

Cette opération effectuée, LA FEDERATION BULGARE A EMPLOYE LES GRANDS MOYENS : ELLE A TOUT SIMPLEMENT REMIS LES DIXIEME ET ONZIEME JOURNEES DU CHAMPIONNAT (22 octobre et 5 novembre).

ELLE A AUSSI LITTERALEMENT DEBLAYE LE TERRAIN DEVANT LA SELECTION NATIONALE, qui a partout priorité. Enfin, avant le match contre la France, les joueurs désignés bénéficieront d'un STAGE DE DEUX SEMAINES uniquement consacré à leur préparation.

Il semble bien que, malgré la poussée de la nouvelle vague du football bulgare, les sélectionneurs s'en soient tenus à des données traditionnelles, écartant les essais hasardeux.

En effet, prenez connaissance de cette fameuse liste des dix-huit :

- GARDIENS : Naidenov (C.D.N.A.), Ivanov (Mineuv).
- ARRIERES : Rakarov et Manolov (C.D.N.A.), Kitov (Spartak Sofia), Metodiev (Lokomotiv).
- DEMIS : Kovatchev (C.D.N.A.), Dimov (Spartak Plodiv), Jetchev (Spartak Sofia), Velitchkov et Largov (Slavia).
- AVANTS : Diev (Spartak Plodiv), Iliev (Levski), Sotirov (Botev (Plodiv), Jordanov (Dounav), Kolev et Yakimov (C.D.N.A.), Kostov (Levski).

On constate que le vétéran Manolov fait sa réapparition dans le onze bulgare. Ce retour était d'ailleurs attendu, puisque son successeur, Dimitrov, a été jugé insuffisant. Ce qui frappe encore dans cette sélection, c'est, d'une part, la profusion de demis et, d'autre part, une certaine tendance « conservatrice » en ce qui concerne la ligne d'attaque.

Il est vrai que de nombreuses interférences se sont produites à l'issue du dernier Championnat : l'équipe du Spartak de Sofia, qui comprenait de bons éléments sélectionnables, est descendue en Division II et la formation de Levski s'est vue privée d'une bonne moitié de ses joueurs, suspendus pour une saison à la suite d'une affaire... de contrebande (les internationaux Abadjiev, Sokolov et Yordanov étaient du nombre).

Les deux plus importants problèmes que les sélectionneurs auront à résoudre seront : la constitution de la ligne de demis et la désignation du chef de l'attaque si Kovatchev est forfait. En demis, les chances iront probablement au tandem Dimov-Velitchkov, et l'avant centre pourrait être Sotirov ou Yordanov (celui de Dounav).

En tout cas, il est très malaisé d'en savoir plus long, car sélectionneurs comme entraîneurs se refusent à toute déclaration.

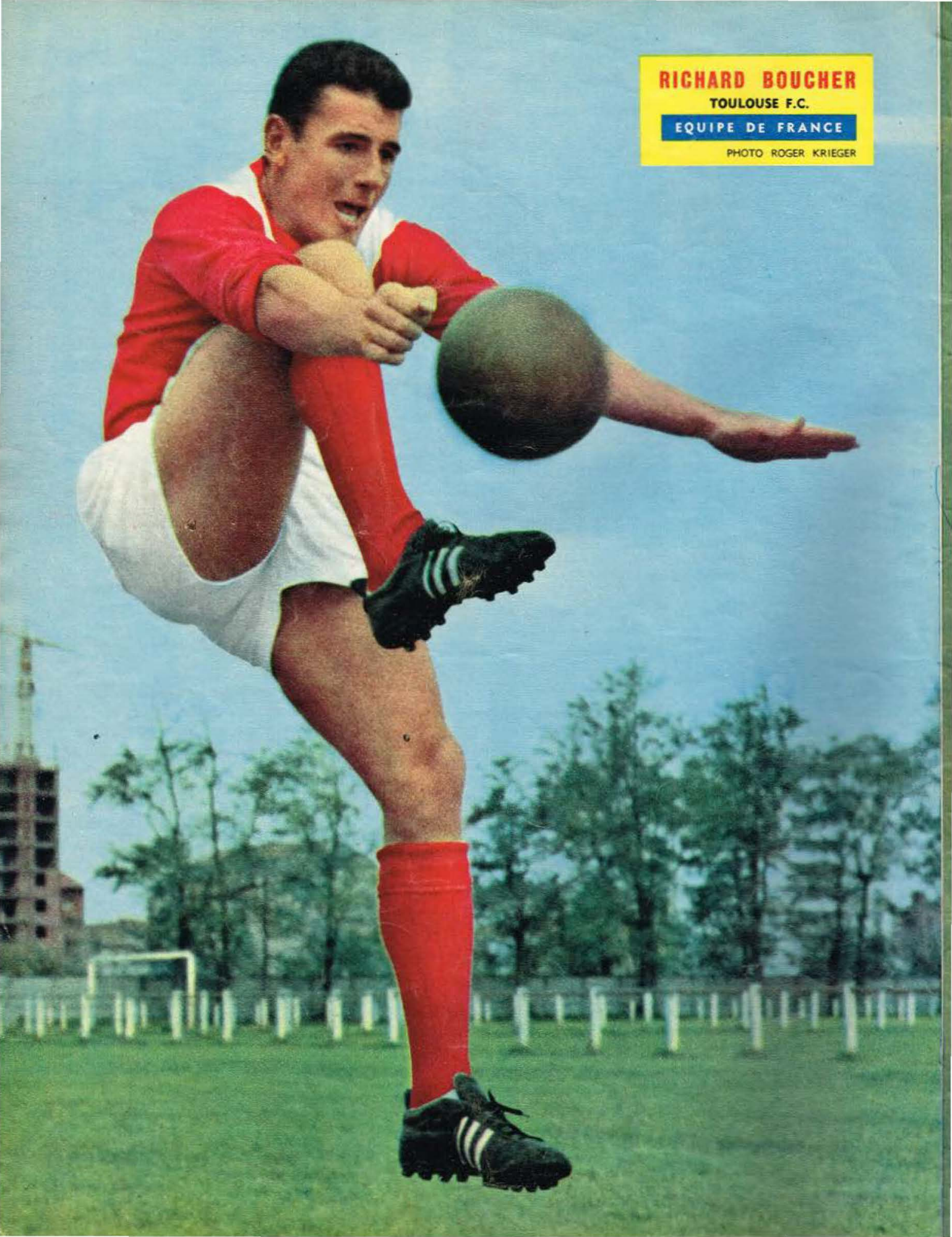
Quoi qu'il en soit, on fait montre à Sofia d'une solide réalisme : ni optimisme ni pessimisme. Une préparation poussée à fond. On ne veut pas tenir compte des derniers résultats de l'équipe de France, pour ne se souvenir que du très net 0-3 encaissé à Colombes lors du match aller. Le fait — important — de jouer devant 80.000 supporters farouches ne suffit même pas à rassurer les Bulgares avant ce qu'ils considèrent comme une véritable corrida.

Georges MILTCHEV.

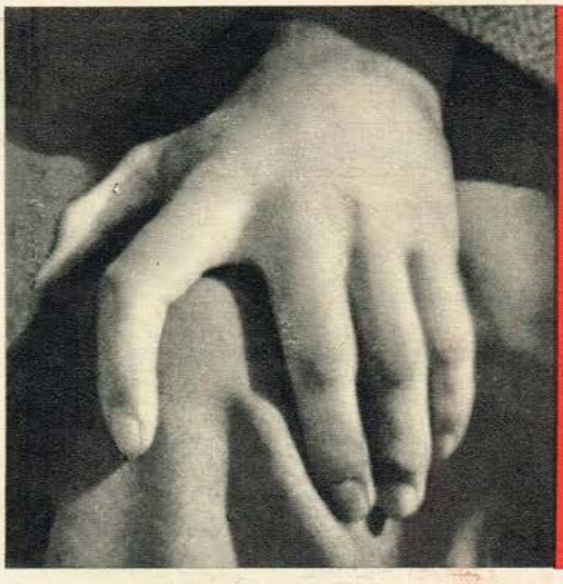
IL ATTEND LES TRICOLORES DE PIED FERME

Ce militaire à la stature impressionnante, c'est Rakarov, l'arrière droit du C.D.N.A. et de l'équipe de Bulgarie. Il symbolise à merveille la discipline du militaire-footballeur et la rigueur de l'athlète prêt à tout pour défendre le prestige de son pays.

PHOTO JACQUES BOISLEME


RICHARD BOUCHER
TOULOUSE F.C.
EQUIPE DE FRANCE
PHOTO ROGER KRIEGER

UNE MAIN POUR RIEN



Cette main morte n'empêche pas Georgy d'être un espoir du football suisse.

UN REPORTAGE DE MARYSE DUFAUX

PIERRE GEORGY L'INTER GAUCHE DU SERVETTE, CHAMPION DE SUISSE, EST INFIRME. MAIS AUCUN ADJECTIF NE LUI VA PLUS MAL QUE CELUI-LA...

PIERRE GEORGY, 20 ans, espoir du football suisse, inter ou ailier gauche du Servette Genève, champion de Suisse 60-61 et toujours qualifié en Coupe d'Europe, présente un cas sportif et humain extrêmement intéressant. Atteint d'une malformation congénitale du bras gauche, on ne peut s'empêcher de ressentir, quand on le voit jouer, un certain malaise. Et ses adversaires, inconsciemment, lui facilitent peut-être la tâche. Mais peut-on l'empêcher de jouer au football ? Maryse Dufaux a rencontré Pierre Georgy à Genève.

NOUS devions nous rencontrer dans un bar. Style anglais, ambiance anglaise, calme et tranquillité. Des hommes d'affaires digéraient leur repas en sirotant des liqueurs. Tout était silencieux. Dans ce calme, il est arrivé, plus calme encore. Son porte-documents sous le bras, il s'est avancé, un peu timide, un peu inquiet. Son visage ne m'était pas complètement inconnu, je l'avais déjà vu de loin, sur un terrain. Lorsqu'il s'est assis sur le bord d'une chaise, sa timidité débordante faillit m'envahir. Et, soudain, en quelques secondes, notre bavardage s'est emballé. Dès les premières paroles, nous étions en confiance.

Il est très jeune, à peine plus de vingt ans. Quand on le voit pour la première fois, au cours d'un match, il attire immédiatement le regard. Un footballeur barbu est assez rare pour être remarqué. Mais quand il joue, très vite aussi, il se distingue par autre chose de plus profond, de plus vital. Sa course est différente, un peu penchée, tordue, dans un déséquilibre permanent. Il court aussi vite que les autres, mais pas de la même façon. Habitués à voir boiter les footballeurs, on cherche dans les jambes. Il n'y a rien. Cela vient de plus haut, de son torse, de son bras.

Pierre Georgy, né en septembre 1940, inter ou ailier gauche du F.C. Servette Genève, champion suisse, sélectionné dans l'équipe des Espoirs, est infirme. Mais aucun adjectif ne lui va plus mal que celui-là. Infirme veut dire « faible et sans force », mais aussi « privé de l'usage d'un membre ». Parce qu'il ne peut utiliser son bras gauche, Georgy fait donc partie des « infirmes ». Mais rien en lui n'appelle les sentiments que nous avons pour un malade. Au contraire, sa force éclate, elle irradie.

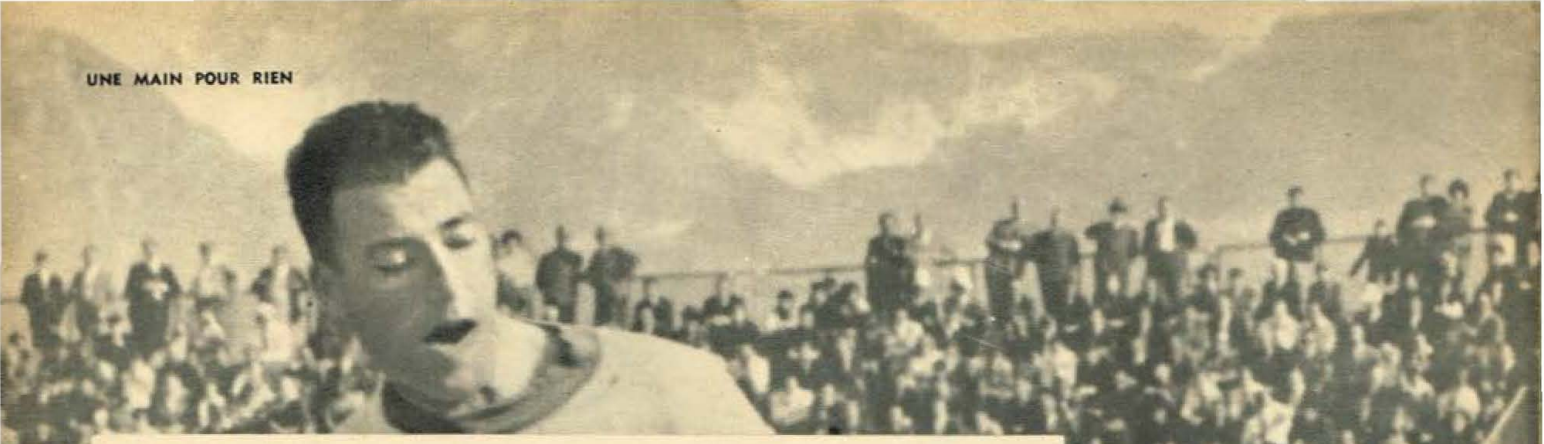
Il a le sourire gai des gens heureux et équilibrés. Nous avons parlé de Genève, où il vit, partageant sa vie entre le football et ses études de chimie. Je déteste l'exhibitionnisme, il déteste la pitié. Nous avons donc parlé longtemps de la pluie et du beau temps. Sentait-il que je n'osais poser des questions précises et directes, que je « tournais autour du pot » ? Son cas, qui m'avait enthousiasmée quand je le voyais jouer, m'intimidait soudain. Alors, tranquillement, il m'a parlé de lui, de son enfance, il est allé au-devant de mes questions, comme s'il voulait m'éviter cet écueil. Instinctivement, il a protégé notre entretien du sentimentalisme.

Dès sa naissance, il n'était plus à égalité avec nous. Un accident malheureux, lors de sa venue au monde, lui démit l'épaule. Cela aurait pu n'être qu'un incident bénin, facile à corriger pour des cartilages tout neufs. On ne le corrigea pas. Même, six mois plus tard, alors que les chances de guérison étaient encore entières, un professeur n'osa prendre la responsabilité de déplacer la minuscule épaule, déjà immobile. Il grandit ainsi et son bras, qu'il ne pouvait bouger, ne se développa jamais comme l'autre. Habillé de muscles inutiles, il resta atrophié, malingre, n'obéissant pas. On affirme que les footballeurs sont manchots et qu'ils n'ont pas besoin de leurs bras. Mais, quand ils sont vraiment manchots, ce ne sont plus de vrais footballeurs.

Comme tous les enfants, il est venu au football en tapant dans un ballon sur des parvis d'églises. Né dans un petit village au fond de ce Valais sauvage et solide, près de Sion, ses jeux furent les mêmes que ceux de ses camarades. Pas tout à fait conscient de son infirmité, je crois qu'à cette époque il n'a jamais imaginé qu'un exercice pût lui être interdit. Cette égalité dans le jeu lui donna sa première assurance.

« Ma mère disait toujours : il y en a de plus malheureux que toi ! A la maison, j'étais traité en égal avec mes frères et sœurs. Il ne m'est jamais venu à l'idée qu'il pouvait en être autrement au-dehors. On ne m'a jamais plaint. »

Pendant la croissance, une malformation peut devenir plus importante. Le côté du corps qui n'est entraîné dans aucun mouvement peut, à son tour, s'ankyloser, et la colonne vertébrale, n'étant pas utilisée à plein, peut dévier. Pour ne pas aggraver son état, Georgy fut envoyé, entre 14 et 16 ans, à



Cannes, chez une grand-mère maternelle française, afin de suivre un traitement approprié.

Georgy pose son bras sur la nappe rose de la petite-table. Il le regarde intensément.

« Je devais rester ainsi pendant des heures. Je pensais : « Bouge le pouce ». Je pensais intensément, je m'obstinais à penser. »

Le pouce malingre se déplace d'un centimètre.

« Et, peu à peu, mon pouce a bougé. C'est terrible de vouloir faire quelque chose et de ne pas pouvoir. Mais, en pensant mes gestes, je suis parvenu à entraîner un minimum de muscles qui, sans ce traitement, seraient restés toujours paralysés. »

Et, à l'A.S. Cannes, il s'est présenté comme minime dans une équipe. Bien qu'il ait toujours tapé dans un ballon, jouer avec des coéquipiers et des adversaires, c'était une autre affaire. N'y a-t-il eu personne pour lui décrire les accidents qu'il avait à redouter ?

« Je n'ai pas été encouragé, mais je n'ai jamais été découragé. Les dirigeants et les entraîneurs ne me disaient rien. »

On ne dit pas à un adolescent qu'il ne possède pas les mêmes armes que ses camarades, on ne lui rappelle pas son infirmité, on attend que la vie s'en charge ! Les gens qui le laissaient jouer pensaient : **« Il ne tiendra pas, il comprendra vite ! »** Comprendre quoi ? Qu'il n'est pas « comme les autres » ? Pierre Georgy ne l'a jamais compris ; il ne l'a jamais admis.

Ses yeux bridés, au-dessus de ses pommettes saillantes, brillent de malice.

« Je jouais un match, puis un autre...

— Alors ?

— Je les jouais tous ! Nous avons été champion du Sud-Est en minimes et cadets. »

Son visage entier éclate de rire. Nulle farce n'est plus drôle que celle-là. On le prenait pour un infirme et il devenait indispensable à son équipe ! Où donc est passée cette timidité qui m'avait déroutée ? A 15 ans, minime, à 16 ans, cadet, à 17 ans, retour en Suisse, junior. A 18 ans, à Monthey, petite ville valaisane, il joue une saison en Première Ligue (notre C.F.A.). A 19 ans, avec Sion, en Division B, à 20 ans, au F.C. Servette, en Division A, il est champion suisse.

« D'autres joueurs passent directement des juniors à la Division A. Moi, j'ai avancé très vite, mais par étapes. Ces étapes étaient nécessaires. Elles m'ont permis de tout connaître. J'ai eu le temps d'assimiler chaque difficulté et de les dépasser. »

A toutes ces étapes, les dirigeants se sont posé des questions. Les chocs risquaient d'être plus durs, mais on ne pouvait lui interdire de jouer. Alors, on essayait. Bien qu'il ne soit jamais dupe du silence qui l'entourait, Georgy est passé.

« Quand je parviens à une certaine hauteur, je me dis: « Maintenant, tu peux être content, tu as enfin prouvé tes capacités. » Mais ce n'est pas vrai, je veux toujours aller plus haut, je veux vaincre plus loin. »

Vaincre !

Ce mot, Pierre Georgy ne le prononce pas souvent, mais il le respire. Je le sens heureux de parler et de se libérer en m'expliquant. Saura-t-on jamais les combats solitaires qu'il a dû livrer contre nous tous ?

Les autres consommateurs sont partis. Nous sommes seuls dans ce bar, sous le regard du barman qui croit protéger une idylle. Le jeune homme timide, qui est entré ici, a disparu. Je reste en compagnie d'un homme volontaire, solide, qui va chercher jusqu'au fond de lui les raisons de son bonheur de vivre et qui m'en persuade. L'essentiel, c'est la volonté de vaincre. Il cherche toutes les minutes de sa vie qui peuvent me faire comprendre à quel point cette victoire quotidienne lui est nécessaire et comment, en la renouvelant, il s'assure un peu plus dans une vie dont il redoute les rappels à l'ordre.

De chacun de ses gestes, il connaît exactement les limites. Il sait jusqu'où il peut aller. Il prétend que son instinct le guide. Mais, bien plus qu'à son instinct, il obéit avant tout à sa terrible lucidité.

« Je connais avec précision mes possibilités. Jamais je n'entreprends quelque chose qui risque d'être voué à l'échec. Lorsque je me lance, c'est parce que je suis certain de réussir. »

La peur du ridicule, mais, plus encore, la peur de cette pitié, qu'un échec pourrait lui attirer, le retient.

Plus aucune gêne entre nous, maintenant. Nous parlons des autres. Quoi qu'il fasse, il y a lui et les autres : les êtres normaux, ceux qu'il n'est pas étonnant de voir jouer.

« Au début, les journalistes écrivaient le lundi matin : Georgy a bien joué, « surtout dans son cas ». Pourquoi, surtout dans mon cas ? Je déteste cela. Je joue bien ou je joue mal. Je n'ai pas d'excuse. »

Pourtant, sur les gradins, chaque spectateur éprouve une sorte de gêne en le voyant courir. Ce corps qui se lance et qui abandonne dans son effort un bras devenu inutile, recourbé comme la griffe d'un arbre desséché, n'est pas sans éveiller le doute. Jusqu'à quel point cette exhibition est-elle normale ? Alors qu'un infirme cache instinctivement ses déficiences, lui, Georgy, les expose au grand jour au point de les nier et de les oublier complètement pendant les matches. On le lui reprocherait, presque ! Et puis, il y a autre chose.

« On dit que les adversaires ne sont pas avec moi comme avec les autres et que je fausse le jeu. J'ai tellement peur que ce soit vrai ! Je veux qu'ils jouent de la même façon et je crois vraiment qu'ils le font. Mais comment comparer ? »

Cette comparaison, il ne pourra jamais la faire, mais plusieurs de ses adversaires, à qui j'ai posé la question, m'ont déclaré :

« Le premier match, c'est difficile, on ne sait pas comment l'attaquer, on n'ose pas... Mais il joue trop bien, on ne peut tout de même pas le laisser passer. Alors, pour finir, on joue avec lui comme avec les autres. Si l'on s'arrêtait à des sentiments... Il n'en a pas, lui, quand il fonce vers nos buts...

— Je profite même un peu de la situation, ajoute Georgy en souriant. **Pour les touches, par exemple. Le règlement exige que la balle soit jetée avec les deux mains. Moi, je ne peux pas le faire. J'appuie ma main gauche contre le ballon ; elle**

effectue le mouvement de lancer, mais uniquement parce qu'elle est entraînée par l'autre. Donc, ma remise en touche n'est pas légale. Aucun arbitre ne m'a jamais sifflé. Vous le voyez, j'en profite ! »

Mais, très vite, il ne rit plus, sa malice l'abandonne. Il devient sérieux et grave.

« J'ai toujours été seul. Personne ne m'a jamais poussé à accomplir une action. Tout doit venir de moi-même. »

Il avoue, par exemple, n'avoir jamais joué vraiment de la tête. **Son jeu est normal tant qu'il reste à terre, mais il ne pouvait sauter. Il n'osait pas. Pour sauter, avec ou sans appui, l'équilibre des deux bras est nécessaire. Et puis, il y a le risque de chute.**

« Monsieur Snella ne m'en avait jamais fait la remarque, dit-il, **mais je savais qu'il l'avait constaté. Il ne pouvait pas ne pas s'en être aperçu. L'autre dimanche, j'ai marqué un but de la tête en sautant... »**

Il y avait pensé, il le voulait et, soudain, il a osé. Il s'est senti solide, puissant, il s'est lancé sans craindre ni le ridicule, ni l'accident. C'est ainsi qu'il a franchi une nouvelle étape, volontairement, une étape où sa lucidité, encore une fois, l'a guidé.

« Tous mes entraîneurs, et surtout Monsieur Snella, ont toujours eu beaucoup de patience et de compréhension pour moi. Mais, cette année, je suis certain d'avoir gagné ! »

Il poursuit des études de chimie, parce qu'il est incapable de rester enfermé et assis toute la journée. Il aurait pu choisir le droit ou les lettres, mais il a préféré la chimie, parce que les travaux pratiques l'obligent à se prouver, éprouvette en main, que plus rien ne lui est interdit !

« Si, reconnaît-il cependant, **le ski et encore ce n'est pas certain. Pour le hockey sur glace, je me débrouille, mais, en ski, les bâtons ont trop d'importance et, du côté gauche, je ne peux pas m'appuyer. »**

Mais c'est parce qu'un de ses bâtons s'est cassé et lui a pénétré dans la hanche qu'il a bien voulu admettre que, peut-être, le ski n'était pas à sa portée...

« Le football m'a permis de prouver que je n'étais pas à l'écart. Vis-à-vis des gens, le football est très important, plus important que tout. Une victoire de l'esprit ne m'aurait jamais donné autant de joies. Quand un être désavantagé par la nature devient un grand savant, on trouve cela normal. Les qualités qu'il ne pouvait pas développer physiquement se retrouvent dans son cerveau. Mais si je réussis, un jour, à me faire une grande place dans la vie, jamais rien ne pourra remplacer ce que le football m'a donné. »

Et il ajoute :

« Une jambe, c'eût été terrible. Mais, quand on reste indépendant, comme moi, tout est parfait. Au fond, je trouve que j'ai de la chance. »

Maintenant, il doit se rendre à l'université. Nous sortons sur la place. Je le regarde partir, tenant contre lui son porte-documents. Il ressemble à tous les étudiants du monde. On ne remarque pas que la manche de sa veste flotte un peu autour de son bras gauche. Il se fond dans la foule, j'ai l'impression qu'il a retrouvé sa timidité. Le sourire qui m'habitait pendant notre entretien s'est envolé aussi.

Je me souviens alors :

« Quand on est comme moi, m'a-t-il dit, **on se méfie. On n'aime ni la pitié, ni les bonnes intentions. »**

Un bras devenu inutile mais un étonnant équilibre : Pierre Georgy est un perpétuel tourment pour les adversaires du Servette de Genève.

CONFIDENCES AU MAGNÉTOPHONE

PAR MAX URBINI ET J.-PH. RETHACKER

ANDRÉ LEROND : TRAVAIL ET FAMILLE D'ABORD

André Lerond est sans doute le footballeur français à citer en exemple. Il est sérieux, il est intelligent, il est consciencieux. Mais il est malheureusement très renfermé, trop discret même. Ce qui masque une personnalité pourtant incontestable.

Max Urbini et **J.-Ph. Rethacker** ont percé le mur qui se dresse autour d'André Lerond. Et ils ont branché leur magnétophone.

La confession est émouvante...

QUINZE ans de professionalisme, cela en représente des heures de train, des repas au restaurant et des nuits à l'hôtel ! Cela en fait des voyages ! Il est très rare de voir un footballeur pro rester pendant toute sa carrière dans le même club, dans la même ville.

Est-ce par réaction contre cette vie d'agité que j'attends depuis bien longtemps déjà le moment béni de la retraite et du retour au calme, l'instant magnifique où nous nous installerons dans notre maison, Jeannette et moi, de façon définitive, à Lyon, où demeure la famille de ma femme. J'ai été heureux à partir du moment où j'y suis entré. J'ai retrouvé des parents comme on n'en fait plus, une ambiance extraordinaire de famille nombreuse (cinq filles et deux garçons) dont les origines espagnoles expliquent le caractère : tout ou rien. Et dans cette famille, c'est tout ! Je sais que mes beaux-parents, mes belles-sœurs, tout le monde ferait n'importe quoi pour moi. J'ai traversé des périodes difficiles et je les ai toujours trouvés auprès de moi. Je goûte aujourd'hui un bonheur parfait. C'est à Lyon que je reviendrai vivre. J'ai réussi à faire des économies pour réaliser le rêve de ma vie d'enfant : j'ai acheté un petit bout de terrain, j'ai fait construire ma maison et je sais que je retournerai à Lyon parce que je sais que c'est là-bas que j'aimerais finir mes jours. A Villeurbanne, tout près de mes beaux-parents (à 800 mètres à peine), à la grande joie de ma femme qui est toujours dépaysée loin de sa famille.

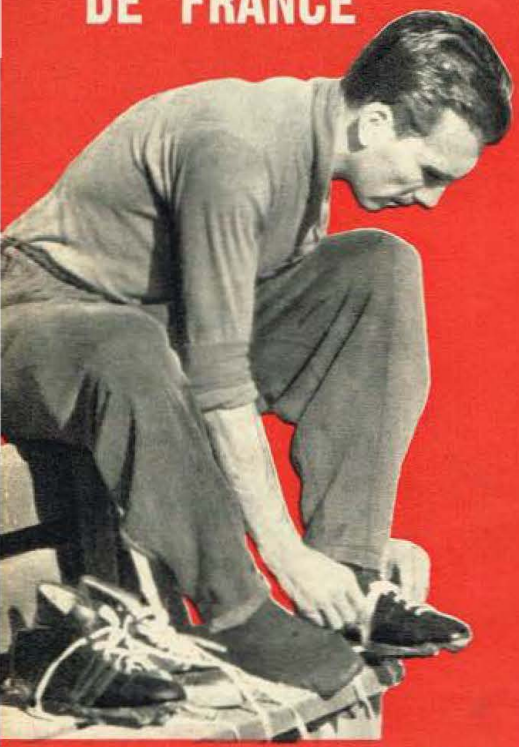
Je crois que ce besoin de se fixer, ce désir d'avoir un foyer s'expliquent aisément : c'est un problème venu de mon enfance. J'ai perdu mes parents tout jeune ; mon père d'abord, lorsque je n'avais que 7 ans. Il était capitaine au long cours ; puis il devint pilote sur la Seine et remontait les cargos du Havre à Villequier. Un jour, en plein hiver, un de ses camarades tomba à l'eau. Mon père était de service à ce moment-là. Il plongea et le ramena. Malheureusement, comme il était de quart, mon père ne put se changer immédiatement et il attrapa un chaud et froid qui l'emporta en trois mois. Je me souviens peu de lui. Mais je conserve des souvenirs précis et qui m'ont peut-être marqué fortement. Je ne le voyais que le samedi et le dimanche, quand il

Fils et petit-fils de marin, j'aurais pu moi aussi prendre la mer. Je vais vous dire pourquoi j'ai choisi une autre voie...

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE

ANDRE LECOQ

LE FOOTBALLEUR LE PLUS CONSCIENCIEUX DE FRANCE



Mon grand-père m'a appris ce qu'est la conscience professionnelle. En football, cela se traduit par le courage, l'enthousiasme, la persévé

revenait de son travail. Alors il me disait tout de suite : « Viens avec moi à la Cavée Verte », parce que c'était un amoureux du football. Je me rappelle ainsi voir vu jouer le H.A.C. des années 36-37. Deux joueurs surtout m'avaient frappé : Jasseron, l'entraîneur actuel du Havre, et Nemeur parce que c'était un homme de couleur...

Ensuite, j'ai eu le malheur de perdre ma mère à 14 ans. Ma mère, c'était tout pour moi dans la vie, je ne l'avais jamais quittée auparavant. Et je m'y étais d'autant plus attaché qu'elle s'était retrouvée toute seule avec moi à élever. Quand je l'ai perdue, il m'est passé des idées noires dans la tête, je voulais mourir ! Le soir j'ouvrais les fenêtres torse nu, je voulais attraper froid ! Petit à petit mon chagrin s'estompa. C'est dans le sport et le football que je trouvai un but, une porte de sortie.

Un grand-père extraordinaire

Et puis il y eut mon grand-père. Il faut que je vous parle de lui car sa personnalité a certainement marqué très profondément la mienne. Pendant la guerre, ma mère partit à Paris avec ma sœur, afin que celle-ci apprenne le métier de coiffeuse. Et je suis resté, moi, à Coutainville où je fus élevé par mon grand-père. C'est une chose qui a beaucoup compté dans ma vie. On dit souvent que je suis un triste, que j'ai un caractère renfermé. C'est vrai d'ailleurs que je ne suis pas très gai. Mais je crois que le fait d'avoir été élevé par mes grands-parents a beaucoup contribué à me donner ce caractère. Mon grand-père est arrivé tout seul, par ses propres moyens. Il avait son certificat d'études ; issu d'une nombreuse famille, il a navigué au début. C'était une famille de marins, mon père était capitaine au long cours et mon grand-père était quartier-maître. Il a fait la campagne du Pacifique puis, pour raison de maladie, il a dû abandonner. Alors il s'est lancé dans l'administration et, avec son seul certificat d'études, il a tout de même terminé avec les cinq galons de lieutenant-colonel. C'est vous dire qu'il a travaillé ! Dur avec lui-même, il a été aussi très dur avec ses enfants et ses petits-enfants. Je lui dois beaucoup au point de vue éducation. Je ne sortais jamais, j'allais du lycée à la maison, c'est tout. Par exemple, tout était chronométré ; le lycée était à vol d'oiseau à peu près à 200 mètres de la maison, eh bien ! la cloche du lycée sonnait à midi et si à midi cinq je n'étais pas là, mon grand-père se mettait à table. Si, lorsque j'arrivais, il avait déjà mangé les hors-d'œuvre, alors je ne mangeais pas de hors-d'œuvre, je commençais au plat suivant. C'était un peu la vie militaire, très sévère, très rigoureuse, dénuée de toute fantaisie et de toute improvisation. Mais, finalement, j'en suis reconnaissant à mon grand-père.

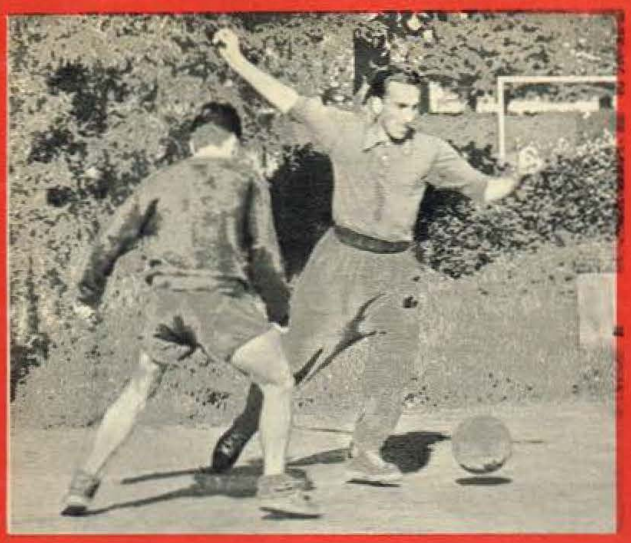
Si j'ai, par exemple, attaché beaucoup d'importance à ce qu'on appelle la conscience professionnelle, c'est à lui que je le dois. Il a toujours été un homme très consciencieux et il m'a inculqué cette notion. Si je suis parvenu à me faire un petit nom dans le football, je le dois peut-être à cette conscience. Je sais très bien que si je suis arrivé, c'est grâce au travail plus que grâce à des dons naturels. Je l'avoue, je ne suis pas un grand joueur mais si j'ai conquis une petite place, c'est parce que je le voulais. Je ne me rangerai jamais dans les vedettes du football professionnel, et je ne tiens pas à en devenir une. Je tiens à rester un bon joueur de club qui fait son travail le plus simplement possible.

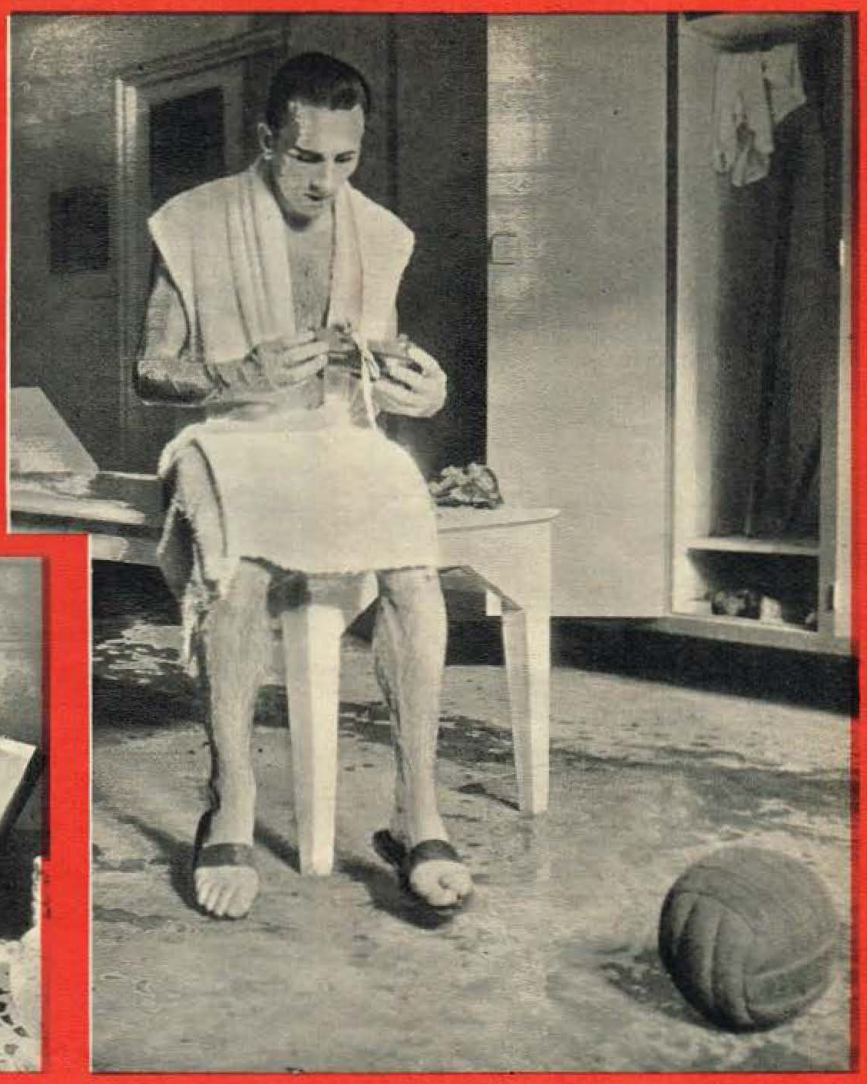
Dans le choix d'un métier entre d'abord le goût ; mais il faut aussi imposer la raison. Il faut mettre toutes les chances de son côté, pour cela il faut soigner tous les détails : ainsi, lorsque je rentre chez moi, après l'entraînement, je ne néglige rien. Nourriture, repos, tout est étudié et dosé.

Tenez ! je vais même très loin, trop loin peut-être : j'ai constitué deux dossiers sur les

MON PÈRE SPIRITUEL

Lucien Troupel a guidé mes pas à Cannes et à Lyon. Il m'a hissé où je suis.





rance à l'entraînement, par la minutie et par la méthode.

joueurs de première et de deuxième division. Chacun a sa fiche. J'estime qu'il est bon de connaître tous les adversaires, avec leurs forces, leurs points faibles, leurs caractéristiques physiques, techniques. Quand vous vous trouvez devant un Piantoni, par exemple, vous savez que malgré toutes les feintes de son pied droit, il reviendra immanquablement sur son pied gauche.

Tout cela, bien sûr, n'est pas l'essentiel ! Même si vous savez ce que Piantoni va faire, vous n'arriverez pas obligatoirement à l'arrêter. C'est aussi le cas pour un Akesbi, pour un Kopa. Pour tous les très grands joueurs en somme. Ce fut le cas aussi un jour à Stockholm, au cours de France-Brésil, devant l'extraordinaire Garrincha. Je savais ce qu'il allait faire mais je ne pouvais le « contrer ». Ma seule chance dura tout le temps où je pus le priver du ballon. Après...

Pour en revenir à cette conscience professionnelle, elle m'a permis de faire une carrière inespérée. Elle m'a permis de surmonter toutes les difficultés : l'année dernière, par exemple, lorsqu'une tendinite aiguë m'amena au bord du désespoir et du renoncement. Je crus bien alors que ma carrière était terminée. Ma femme qui m'a pourtant toujours soutenu et secouru dans les mauvais moments, pensait aussi que je n'arriverais jamais à rejouer. Cela dura un an et demi. Dix-huit mois au cours desquels je consultai cinq ou six spécialistes et professeurs, avalai force médicaments, subis de nombreuses piqûres et de nombreuses séances de rayons. J'en vins même à faire 20 ou 25 kilomètres de vélo dans le bois de Vincennes et à passer des heures à la piscine Ledru-Rollin pour des séances de 1.000 et 1.500 mètres en seuls battements de pieds. Finalement, c'est une fracture d'un orteil et une déchirure musculaire au mollet qui me guérirent complètement en me contraignant au repos forcé.

Cette conscience professionnelle m'a poussé à suivre cet été une cure de bains de boue à Balaruc, en compagnie de Grillon, de Vaast, de Lakière.

J'ai tiré d'ailleurs de ces expériences une conclusion : le footballeur français ne se soucie pas assez de ses muscles. Je lis beaucoup dans mes moments de loisirs. Et je m'intéresse à tout ce qui se rapporte à la préparation physique. Je suis l'évolution de tous les entraînements ; voyez comment travaillent les athlètes, des hommes comme les sauteurs, comme Brumel par exemple. Ils soulèvent des poids et haltères. Si je débutais dans le football, je pense que mon entraînement physique ne serait pas du tout ce qu'il est et que je m'orienterais beaucoup vers la musculature.

ANDRE LEROND CHEZ LUI

Rien n'est plus agréable que la vie familiale avec Jeannette, dans le petit pavillon de Maisons-Alfort.

ANDRE LEROND

Joseph Mercier avait éveillé mon attention là-dessus, Léon Rossi me l'a confirmé. Je crois que je manquais de formation musculaire dans les jambes et dans le reste du corps. J'ai fait de la musculation depuis le début de la saison et je sens que j'y ai gagné en puissance de jambes.

Le footballeur pro devrait de lui-même le comprendre et étudier la question...

Le football plutôt que la mer

Lorsque j'ai perdu ma mere et que je me suis retrouvé orphelin, c'est l'éducation physique et le sport qui m'ont sauvé. Surtout grâce à deux professeurs du lycée de Coutainville aussi bien physiquement que moralement.

Pour moi il n'y avait pas deux avenirs, il n'y en avait qu'un : tout le monde dans la famille était marin, je devais être marin. La plus grande peine que j'aurais pu faire à mon grand-pere aurait été de lui dire que je ne voulais pas naviguer. Il ne l'a jamais su, il est mort en croyant que je maintiendrais la tradition. Mon père était marin, mon cousin aussi ; mon oncle devait être marin (sa mauvaise vue l'en empêcha). Moi, la mer ne me tentait pas, les voyages peut-être, mais la vie de bord, non. Dans de telles conditions, il est difficile de fonder un foyer. Or mon but était déjà un foyer et une maison, peut-être parce que cela m'avait manqué...

Dès l'âge de quinze ans, le football est entré dans ma vie. Tout commença à Coutainville, avec la visite d'un ancien joueur du Red Star, Proust (ce n'est pas l'ex-entraîneur du C.A.P.). Celui-ci me voyant un jour à l'entraînement me demanda si je serais tenté par le professionalisme. Il me donna alors trois lettres de recommandation pour le cas où je voudrais tenter ma chance : une pour M. Galey (Racing), une pour l'Arago d'Orléans, une pour le Vésinet.

J'avais oublié cette anecdote lorsque je perdis mon grand-père et dus me mettre à travailler la comptabilité chez le président de mon club. La première année, je n'osai pas demander de vacances. La seconde année, Planques (ex-Redstarman lui aussi), qui était l'entraîneur de Coutances,, décida de m'emmener sur la Côte d'Azur. Au passage à Paris, nous vîmes au Parc un match Racing-Lens qui me laissa rêveur...

Quelques jours plus tard, nous rencontrâmes Elek Schwartz à Monaco. Ce fut le grand tournant. Schwartz manquait de joueurs pour un match amical disputé à Saint-Raphaël. Planques lui offrit alors mes services. Je jouai donc ce match, pas mal ! Ce qui provoqua des offres de l'A.S.M. et aussi, le lendemain, de l'A.S. Cannes. Après bien des hésitations (j'étais encore mineur, je n'avais que 20 ans) et des palabres, je choisis Cannes. D'autant plus que le masseur monégasque de l'époque avait, paraît-il, prétendu : « Lerond a une cheville en très mauvais état ! »...

Cannes et son ambiance

Récemment, j'ai eu l'occasion de bavarder avec René Dunan qui, journaliste à « France-soir », demeure le plus grand amoureux de l'A.S. Cannes. Et je lui redisais ce que disent tous les joueurs passés ou actuels de l'A.S.C. : « C'est un club qui vous marque, parce que son ambiance, son esprit sont différents de tous les autres. »

Je ne suis resté que six mois à Cannes. Mais je sais que j'y ai passé six mois merveilleux. Cette ambiance exceptionnelle est créée par les dirigeants, par un noyau de supporters formidables, par un public qui aime son équipe. Il règne au sein du club une honnêteté, une correction, une amitié étonnantes. Des anecdotes éloquentes, je pourrais en citer des divaines.

Lorsque je suis arrivé, j'ai été tout de suite accueilli, aidé par des garçons comme Fortunel ou Loulou Mus qui auraient pu craindre pour leur place et me jalouser, mais qui, au contraire, m'encouragèrent. Comme j'étais seul, je vivais dans une petite chambre d'hôtel. Mais il ne se passait pas une semaine sans que je sois invité chez l'un ou chez l'autre. Je n'oublierai jamais ce qu'ils ont fait pour moi et l'exemple qu'ils m'ont donné. Lorsqu'un jeune arrive dans mon club, j'essaie toujours d'agir comme eux.

Et les dirigeants ! A Cannes il y a plus que de l'honnêteté. Quand je suis arrivé, je gagnais 23.200 francs par mois. Enlevés les

ATHLÈTE DE RACE ET PUR-SANG DU FOOTBALL

12.000 francs de pension et les 5 ou 6.000 francs de chambre, il ne restait pas grand-chose. Après deux mois de présence en équipe pro, le président M. Rheims vint vers moi et me dit : « Nous sommes très contents de vous, nous vous augmentons... ». Trois semaines après, nouvelle augmentation ! Vous rendez-vous compte...

Le plus magnifique à l'A.S. Cannes, c'est que le joueur reste une valeur et quelque chose de respectable, même lorsqu'il n'est plus utilisable ou utile. C'est cela qui est surtout remarquable. Ecoutez encore cette anecdote : lorsque je me suis marié, nous sommes descendus, ma femme et moi, sur la Côte d'Azur pour trois jours. J'avais demandé à Fortunel de me retenir une chambre. Nous nous sommes retrouvés au Carlton où les dirigeants cannois avaient décidé de m'offrir le séjour.

Le plus terrible, ce fut donc mon départ de Cannes et mon transfert à Lyon. L'équipe n'avait pas obtenu les résultats escomptés. Les dirigeants avaient fait de gros efforts financiers et ils avaient dû placer tous les joueurs sur la liste des transferts, sauf les jeunes. Malheureusement, ils n'eurent aucune offre pour les joueurs anciens. Et comme la situation financière était très difficile, ils décidèrent mon transfert. M. Poési l'avait conclu avec les dirigeants de Lyon et il avait donné sa parole. Quand il rentra à Cannes et qu'il annonça la nouvelle au Comité directeur, ce fut un beau chahut. Une pétition fut faite non seulement par les dirigeants mais aussi par les supporters, les gens de la ville, etc. Ladite pétition fut envoyée à la mairie, et la municipalité vota même une subvention pour que je puisse rester. Mais M. Poési avait donné sa parole et promis que j'irais à Lyon.

Personne ne voulait venir m'annoncer mon transfert, ni les dirigeants, ni personne. Finalement, c'est M. Troupel qui s'en chargea. Il arriva dans ma chambre, je m'en souviendrai toujours, et me dit : « Voilà, nous sommes obligés de nous quitter, vous allez à Lyon, vous êtes transféré. » J'étais catastrophé, nous nous mîmes à pleurer tous les deux. Et voilà comment je suis parti. J'ai signé mon contrat le 25 décembre 1951, le jour de Noël. Nous mangeâmes tous ensemble, là où déjeunaient les célibataires. Et le lendemain tous vinrent m'accompagner à la gare, pour me conduire jusqu'à la Micheline qui m'emmena, le cœur bien gros, vers Lyon.

Oui ! Voilà ce que c'est que l'A.S. Cannes : un foyer d'amitié, de sympathie, un club où l'on passe sans jamais le quitter tout à fait !

MA CARTE DE VISITE

- **Je suis né** le 6 décembre 1930 au Havre.
- **J'ai connu** deux clubs amateurs : Coutainville et Coutances.
- **J'ai joué** dans trois clubs pro : Cannes (1950-1951), Lyon (1951-1959), le Stade Français (depuis 1959).
- **Un seul titre** de gloire : demi-finaliste de Coupe 1956 avec Lyon.
- **Trois postes** : arrière central, arrière gauche, demi gauche.
- **20 sélections** en équipe de France ; premier match contre la Hongrie (1957).
- **Je mesure** 1 m. 72 et pèse 69 kilos.
- **Je suis marié** à une Lyonnaise (Jeannette).
- **Je suis gaucher** de la main comme du pied.
- **Distractions préférées** : la lecture et le bricolage.

Un maître nommé Troupel

Je viens d'évoquer la personnalité de Lucien Troupel. On a souvent dit qu'il était mon père spirituel. C'est vrai. Lorsque je suis arrivé à Cannes, j'étais seul, il a été tout de suite mon soutien. J'avais le désir d'arriver, il a su m'aider. Je l'écoutais à la lettre, j'ai consenti tous les sacrifices et mené une vie d'athlète. Il a su me mettre en confiance, me donner et me redonner ma chance. Dès le premier contact entre nous, il y eut plus qu'une sympathie, un fluide. Il était sur le banc et moi sur le terrain : d'un simple re-

gard, je comprenais ce qu'il voulait et lui me comprenait aussi. Il m'a toujours vouvoyé et je lui ai toujours dit « Monsieur ». Mais nous restons comme un fils et un père.

D'ailleurs, le jour de mon mariage il était là, et un peu là même. Pendant tout le repas qui suivit la cérémonie, le samedi, il ne cessa de surveiller ce que je mangeais et de regarder sa montre. Car nous jouions le lendemain un match important et il avait obtenu finalement que je tienne ma place le dimanche. Vers sept heures du soir il m'emmena donc me coucher. Et le lendemain je fis un très bon match, décrochant enfin une permission de trois jours.

C'est lorsque M. Troupel vint à Lyon, en 1955, que j'atteignis à mon sens le meilleur rendement. J'avais eu beaucoup de mal, venant de Cannes, à m'adapter au terrible climat lyonnais, à son brouillard, au froid, à la pluie, au gel. Au début, j'avais angine sur angine, rhino-pharyngite, etc. Et puis, moralement, je n'avais pas réussi à retrouver mon équilibre Les entraîneurs étaient passés (Heisserer, Darui) sans que je puisse atteindre les sommets.

Lucien Troupel arriva au cours de la saison 1955-56 et sans une erreur d'arbitrage de M. Bureloux (à Colombes, au cours de Lyon-Sedan en demi-finale), nous aurions probablement remporté la Coupe de France.

Ce fut, je crois, ma meilleure saison. Je venais de me marier, et ce changement de vie coïncidant avec le retour de Lucien Troupel me fut très bénéfique.

J'ai conservé, bien sûr, de mon séjour de huit années à Lyon un souvenir très agréable. D'abord parce que j'y ai connu ma femme, ensuite parce que j'y ai retrouvé, je vous l'ai dit déjà, une seconde famille. Je n'en conserve aujourd'hui qu'une seule image noire, celle que nous offrit en juin dernier, pendant le second match Lyon-Stade, un public surexcité auquel j'en veux moins qu'à ceux qui l'ont monté contre nous... Je n'oublierai quand même jamais cette soirée-là qui m'a fait pleurer et m'a empêché de dormir pendant plusieurs nuits.

Je voudrais ajouter quelques mots en ce qui concerne mon transfert de Lyon au Stade. Car on a dit et écrit beaucoup de choses fausses à ce sujet. Je crois avoir donné le meilleur de moi-même à l'O.L. Je désirais qu'il devienne un très grand club, dans cette très grande ville. Chaque année, les dirigeants m'affirmaient : « Ne vous inquiétez pas. Cette fois-ci nous montons une grande équipe et vous n'avez aucun intérêt à partir. » Et, chaque fois, les bons joueurs étaient mutés, personne n'arrivait en compensation et je restais toujours fidèle au poste. Finalement, en 1959, je me suis fâché. Constantino, Mouynet, Cossou sont partis. Alors j'ai dit aux dirigeants lyonnais : « Rien à faire, je ne reste pas. Je ne veux pas redescendre en division II avec l'O.L. J'ai trop lutté pour qu'il reprenne place en première. Je veux qu'il y ait une bonne équipe à Lyon. Et je ne peux attendre trois ou quatre ans que les jeunes (très doués) soient mûrs. »

Voilà pourquoi — non sans peine — j'ai quitté Lyon où j'avais tant d'attaches familiales et amicales. Voilà pourquoi je suis parti, critiqué et mal compris sans doute, après huit ans de bons, fidèles et loyaux services... Dommage !

Le Stade : son salut est à Fontainebleau

Vous connaissez la fin de mon histoire : j'étais arrivé au Stade Français rempli d'espoir, car l'équipe était pleine d'avenir. Je me suis dit : « Finis les soucis et les tracas ! » Et tout recommença avec la blessure de Stako et avec mes ennuis intestinaux dus à des kystes que je mis des mois à éliminer.

Seconde saison : l'équipe avait été renforcée avec les arrivées de Nagy, Eschmann et Bourbotte. Je me suis dit : « Bravo ! Cette fois nous sommes tranquilles ! » Et j'ai eu ma tendinite. Et j'ai vécu la pire saison. Même après le dernier match et malgré notre victoire sur Troyes (avec les incidents de Valenciennes-Grenoble), nous n'étions pas sûrs de nous maintenir. Il fallut attendre encore plusieurs jours avant d'être libérés de toute angoisse.

Troisième saison : l'arrivée de Pottier nous avait rassurés. Et ce fut une fois encore un mauvais départ...

Alors ? Alors le problème du Stade Français est bien complexe. Les véritables raisons de ces échecs sont difficiles à trouver. Elles sont nombreuses à mon avis.

C'est certainement un club marqué. J'en parlais dernièrement avec Dominique Colonna qui me rappelait tous les malheurs du Stade depuis sept ou huit ans. Quand on passe en revue tous les joueurs qui sont venus au Stade et qui ont eu des accidents, c'est quelque chose d'effarant. Je ne crois pas qu'il existe un club autant poursuivi par les blessures et les maladies. Je crois, d'autre part, qu'il s'est créé une psychose de peur, la peur de perdre d'abord qui est venue des saisons écoulées. Ensuite il y a l'ambiance dans laquelle nous vivons. Elle n'est pas mauvaise, au contraire. Tous les garçons sont charmants, très sympathiques. Mais le milieu, l'atmosphère dans lesquels nous évoluons posent l'énernel problème parisien. Nous disposons d'installations formidables, vestiaires particuliers, douches particulières, nous sommes très bien soignés. Mais le long du terrain passe la route de Créteil qui mène à Troyes. Dès que vous voulez travailler, dès que M. Rossi veut donner un ordre, il est obligé de crier. Nous travaillons constamment dans le bruit. On nous dit de respirer, mais nous respirons justement tous les gaz toxiques provoqués par la circulation des voitures. Le jour où vous ne vous entraînez pas, si vous avez une course à faire, vous prenez le métro, vous êtes entraîné dans un rythme infernal. Si vous prenez votre voiture, vous êtes victime de la tension nerveuse qui règle la circulation. Tout cela joue un rôle néfaste dans la vie du footballeur qui devrait, au contraire.

André Lerond possède toutes les qualités athlétiques du footballeur moderne. Sa détente aérienne (en haut à gauche), son énergie, son amour de la contre-attaque (ci-dessus à droite), sa vitesse de course et d'intervention (ci-contre) en font un pur-sang et un défenseur modèle.

Roger Marche avait dit en Suède : « André sera mon successeur au poste d'arrière gauche. » Mais Lerond a dû attendre 20 sélections avant de donner raison à Gaston Barreau, qui voyait en lui un second Jonquet.

L'EQUIPE DE FRANCE UNE PASSION

mener une vie calme, reposante, qui devrait respirer un air pur. Voyez le cas de Bellot : il vient de Colombes à Maisons-Alfort tous les matins. Quand on s'entraîne deux fois par jour, il vient le matin, repart à midi, revient à nouveau, repart le soir, c'est ahurissant. Circuler dans cette masse, au milieu de cet air vicié, il n'y a rien de plus fatigant.

Je suis persuadé que si le Stade avait la possibilité de transporter ses pénates (joueurs et installations) à Fontainebleau ou à Saint-Germain, le rendement serait nettement meilleur. Je crois que ce serait une expérience valable car il y a la dispersion des joueurs. On essaie bien quelque chose mais ce n'est pas suffisant : tous les vendredis, nous allons au golf d'Ozoir. Et je vous assure que cette journée nous est très bénéfique. Nous nous promenons dans le golf et dans les bois, nous nous sentons libres, nous respirons un air pur, nous sommes au calme ; c'est très important pour la préparation physique.

Il y a donc ce problème de préparation. Mais il y a aussi le problème technique commun à beaucoup d'équipes, celui du jeu collectif. Il ne se pose pas gravement dans une équipe comme Reims où toutes les individualités sont capables de vous gagner un match à elles seules. Je pense à des garçons comme Piantoni, comme Akesbi, comme Kopa. Pour le Stade, qui n'a déjà pas énormément de public et qui ne se sent pas assez en confiance, qui n'a pas assez conscience de ses possibilités et n'a pas assez confiance en lui-même, cette recherche de la collectivité devrait être primordiale. Je pense que notre effort doit tendre beaucoup plus vers un souci de coopération mutuelle, de liaison entre les lignes. A Paris, les joueurs semblent se replier sur eux-mêmes, ont peur d'être responsables d'erreurs et se confinent dans leur seule tâche individuelle. Tout le monde fait bien son travail mais ne veux pas aller au-delà de ses limites, de peur de mal faire. Dans les matches les plus importants (Reims, Racing, Monaco) les joueurs se livrent beaucoup plus parce que, là, il n'y ont rien à perdre. Ils se disent que s'ils sont battus par Reims, il n'y aura rien d'anormal puisque c'est la meilleure équipe française. Alors ils prennent des risques et s'extériorisent... Et les résultats sont souvent bien meilleurs. Notre récente victoire sur le Racing le prouve !

Moi-même d'ailleurs, j'ai eu bien du mal à me détendre, à trouver mon équilibre, ma sérénité. Si j'y suis parvenu, je le dois beaucoup à M. Mercier. Par son entrain, son dynamisme, son travail psychologique d'avant match, il a réussi à me faire progresser. Je suis beaucoup plus décontracté sur un terrain qu'auparavant.

Le Stade Français passe actuellement par une période de transition entre division I et division II. L'équipe a été completement rebâtie en deux ans. La cohésion, les automatismes, les ententes ne sont pas encore là. Le jour où nous aurons atteint la cohésion, nous réussirons...

En souvenir de Paul Nicolas

Etant donné mon amour du football et mes ambitions modestes, étant donné que je ne me considère pas comme un grand joueur, l'équipe de France a toujours représenté pour moi un véritable rêve.

Je remercie le ciel de m'avoir donné une grande facilité d'adaptation. Cela me permet de savoir tenir plusieurs postes : arrière gauche (12 fois), demi gauche (7 fois), j'ai dû attendre ma 20e sélection pour porter le numéro 5. Mais ne me demandez pas quel est mon poste préféré ! Car je serais obligé de vous répondre : allier gauche ou inter gauche de pointe. Oui, je conserve malgré tout une âme d'attaquant.

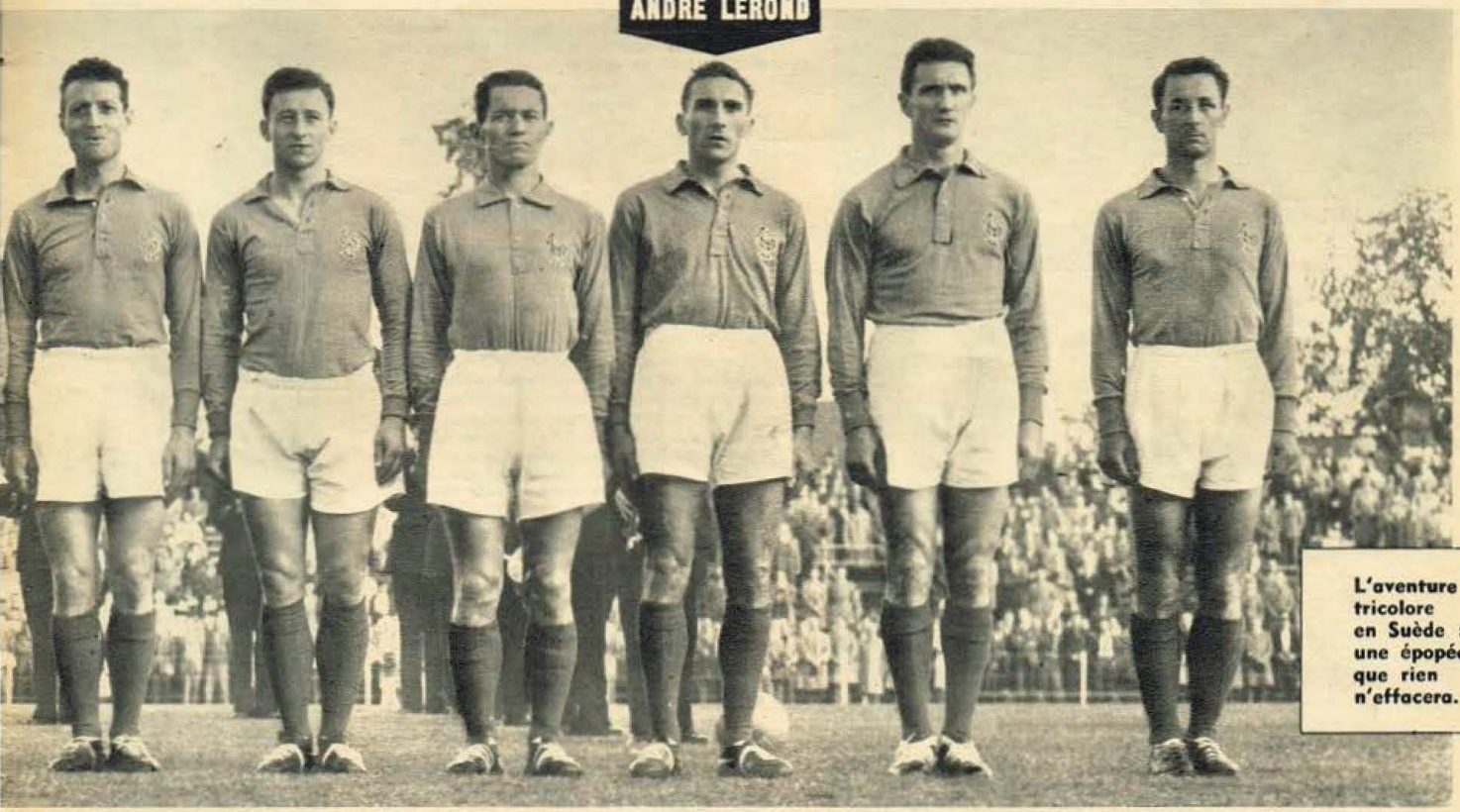
Mon retour en équipe de France m'a procuré une joie indescriptible. D'ailleurs j'en suis à mon vingtième maillot d'international, mais j'éprouve chaque fois le même immense plaisir qui se traduit par une bouffée de cha-

Garrincha : diabolique et inoubliable.

Kubala : une couverture de balle exceptionnelle.

Dominique Colonna et Just Fontaine : deux bons copains.

ANDRÉ LEROND



L'aventure tricolore en Suède : une épopée que rien n'effacera.

leur qui vous reste en travers de la gorge.

C'est que je lui dois tant de souvenirs merveilleux et surtout tant de moments émouvants et d'amitités, à cette équipe de France : en particulier celle de Paul Nicolas auquel je m'étais attaché affectueusement, et en souvenir duquel les Tricolores doivent se faire hacher plutôt que de perdre le voyage au Chili, et celle de Roger Marche qui fut si gentil en Suède, lorsque nous étions en concurrence. Voyez-vous, je ne retiens des hommes et des événements que ce qu'ils m'apportent sur le plan affectif. Parce que je suis hypersensible bien que renfermé et mystérieux parfois.

Ainsi ce football qui m'a permis de vivre et m'a donné une place dans la vie, dans la société, en même temps qu'une famille et un foyer, j'entends ne jamais l'abandonner complètement. J'ignore sous quelle forme j'essaierai de lui rendre ses bienfaits. Mais ce que je sais, c'est que je ne pourrai pas m'en séparer.

Lutter, souffrir, résister, travailler, jouer pour quelque chose ou pour quelqu'un, je crois que cela porte un nom. Qui aujourd'hui conserve un **idéal** ?

Moi, André Lerond, petit-fils et fils de marin et international de football sans prétention !

Le plus mauvais public : celui de Vienne (ici Lerond est aux prises avec Horak).

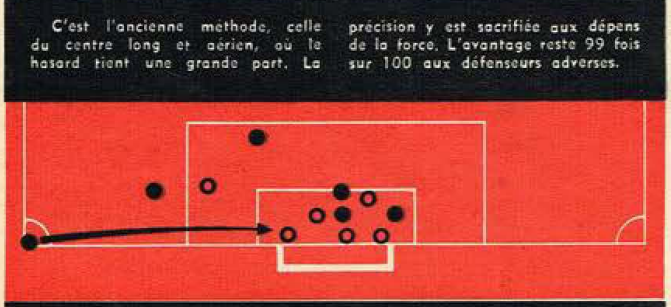
Ces Belges (ici Piters) qu'on ne sait par quel bout prendre.

UNE ÉTUDE TECHNIQUE DE Football MAGAZINE

LE PETIT CORNER :

LE CORNER LONG

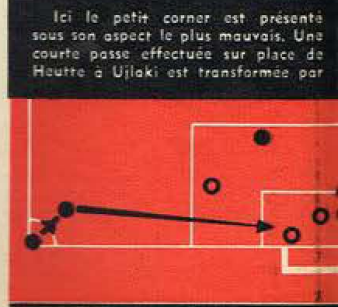
C'est l'ancienne méthode, celle du centre long et aérien, où le hasard tient une grande part. La précision y est sacrifiée aux dépens de la force. L'avantage reste 99 fois sur 100 aux défenseurs adverses.



PETIT CORNER

MAUVAIS

Ici le petit corner est présenté sous son aspect le plus mauvais. Une courte passe effectuée sur place de Hautte à Ujlaki est transformée par



QU'EST-CE que le **corner ?** C'est une **sanction** prise contre l'équipe défendante qui a été incapable de maintenir le ballon dans les limites du champ de jeu (dans le sens de la profondeur) et qui a recouru volontairement ou involontairement à un expédient pour sauvegarder son but.

Songez-vous parfois à la véritable nature de ce qu'on appelle aussi (en français) le **coup de pied de coin ?**

C'est un **coup franc** en réalité, tiré d'un point fixe et déterminé par le règlement. Comme tel, le corner peut donc être direct ou indirect selon le choix et la volonté de l'équipe qui en tire bénéfice.

Les rois du brossage

Il ne s'agit pas dans cette étude, de condamner telle ou telle façon de tirer un corner. Mais il entre dans nos intentions d'exposer les diverses techniques et les différentes tactiques du corner, et d'en montrer les avantages et les inconvénients.

Comme pour le coup franc tiré au milieu du champ de jeu, le corner exige évidemment en premier lieu une **technique** appropriée.

Avant toute recherche tactique, on s'est ingénié d'abord à travailler le corner direct, c'est-à-dire le brossage du ballon, de l'intérieur ou de l'extérieur, du pied gauche ou du pied droit, selon le meilleur pied du tireur et selon le côté d'attaque.

Des hommes comme Emile Veinante ou Henri Hiltl avaient acquis en cette spécialité une maîtrise incomparable, qui leur permettait de marquer plusieurs buts par saison, et même par match (voir Veinante au cours d'un Racing-Lille).

Il est évident que les footballeurs français — faute de temps ? faute d'application ? — négligent de plus en plus le travail technique général et les exercices particuliers.

Mais il est certain aussi que, malgré sa trajectoire à la fois rapide et contournée, le corner direct perd peu à peu de son efficacité. D'abord parce que les défenses sont de plus en plus regroupées et les gardiens de plus en plus vigilants.

Seule la chance permet aujourd'hui la transformation directe d'un corner.

Le corner "fuyant"

Le renoncement aux subtilités techniques a provoqué par contrecoup un effort dans le domaine tactique. Le coup franc direct a été abandonné pour le coup franc indirect. L'exploit individuel a fait place à la combinaison collective. Mais la part du hasard n'a pas été chassée instantanément.

Au corner à trajectoire rentrante (c'est-à-dire dirigée vers le but adverse) succéda le **corner à trajectoire sortante.** Au moyen d'une frappe de balle inversée, le ballon s'est mis à fuir le but adverse. Cela pour faciliter la reprise (pied ou tête) d'un partenaire et pour lui donner, grâce à l'addition des deux vitesses opposées (ballon + frappe), le maximum d'efficacité.

On voit l'avantage de cette méthode mais on devine aussi ses inconvénients. Une trajectoire longue comporte beaucoup moins de précision et beaucoup plus de risques d'interception par l'adversaire. Et un centre long expédié vers le but adverse offre un avantage évident au gardien adverse qui possède, lui, une longueur de bras et des mains prêtes à écarter le danger.

NE PAS DEPASSER LA DOSE PRESCRITE

ce dernier en centre long... que Heutte aurait pu tout aussi bien faire lui-même. L'un des deux joueurs est superflu et inutile.

PETIT CORNER

BON

Le corner à la rémoise

A force de voir régulièrement tuée dans l'œuf toute chance de marquer un but sur « corner long », les entraîneurs et les joueurs repensèrent une fois encore le problème.

Parce que les défenseurs avaient pris l'habitude de se masser et de fixer devant leur but pour le protéger, les attaquants se dirent qu'il fallait rendre leur tâche inutile ou tout au moins plus difficile.

Pour ne plus prendre le risque de leur donner le ballon, il fallait le conserver.

Ce sont les Rémois qui appliquèrent les premiers cette méthode ; conséquence tout à fait logique de leur style basé sur la passe courte et répétée.

Le jeu court est bien sûr celui des combinaisons d'approche et d'ouverture. Voilà comment naquit le « petit corner » devenu désormais classique et courant. Il offre plusieurs AVANTAGES :

- Il permet **de ne pas perdre le ballon.**
- Il offre la possibilité de **repartir à l'assaut du but adverse** sur des bases solides.
- **Il attire** un, voire deux défenseurs adverses loin de leur but. Ces derniers étant bien entendu stoppés par la distance réglementaire de 9 m. 15 qui doit les séparer du ballon au moment du coup d'envoi du corner.
- Il peut enfin **ouvrir l'angle** de tir, de centre ou de passes, par la variété des combinaisons à deux ou à trois qu'il offre.

Mais le petit corner a aussi ses INCONVENIENTS :

- **Répété sans variante,** élevé à la hauteur d'un système automatique, il perd son effet de surprise.
- Il a une **conséquence psychologique** importante sur les défenseurs adverses qu'il inquiète moins qu'un corner long. Tant que le ballon n'est pas à portée immédiate de tir, tant qu'il est loin, le danger est moins grand.
- Il peut être vite **contré** par la venue en surveillance de deux défenseurs postés à 9 m. 15 et qui ont pour charge de fermer l'angle de centre ou de contrarier les travaux d'approche des deux tireurs de corner.
- **Il se ramène finalement,** neuf fois sur dix **à un centre** de l'attaquant qui reçoit la passe courte, ce qui est l'erreur la plus grave commise dans l'exécution du petit corner. Car il devient inutile s'il doit se terminer comme un corner normal.

La conclusion apparaît clairement : le petit corner ne peut et ne doit pas être un automatisme.

Et surtout il doit devenir la base de départ d'un assaut mené collectivement, à grand rayon d'action.

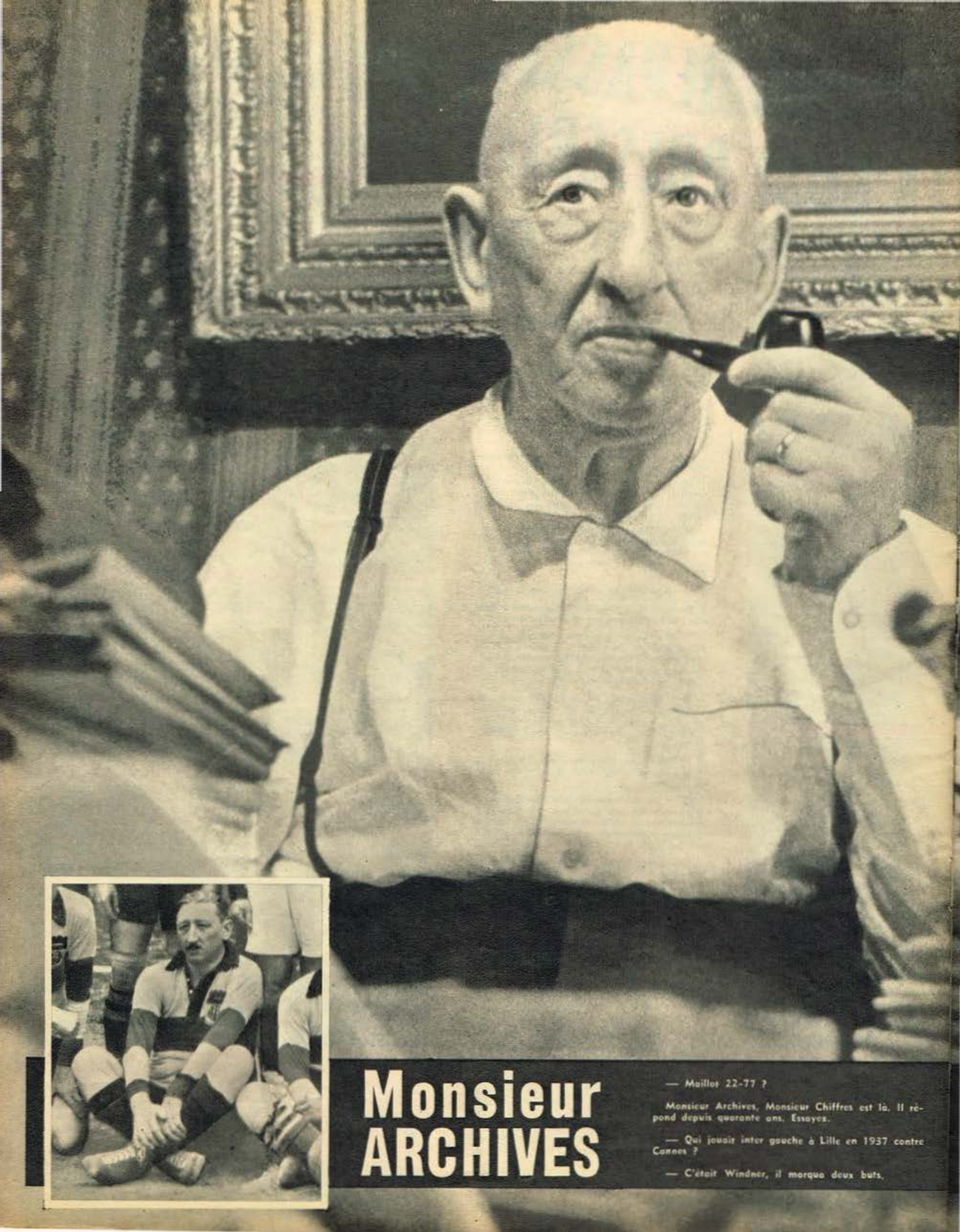
On peut même se demander si le recours à une passe en retrait longue (ou avec un relais de balle) à destination d'un partenaire éloigné du but ne serait pas une solution valable.

Car il est reconnu désormais que dans un petit corner, ce sont les joueurs d'appui et de soutien qui tiennent le rôle essentiel.

J.-Ph. RETHACKER.

Voilà comment doit être effectué le petit corner. Heutte, chargé de le tirer, transmet le ballon à Milutinovic (n° 10) qui va servir d'appui et de relayeur.

La passe de Milutinovic à Ujlaki constitua la seconde phase de ce corner semi-long. En deux passes, les attaquants se sont ouvert un angle de tir pour Ujlaki.



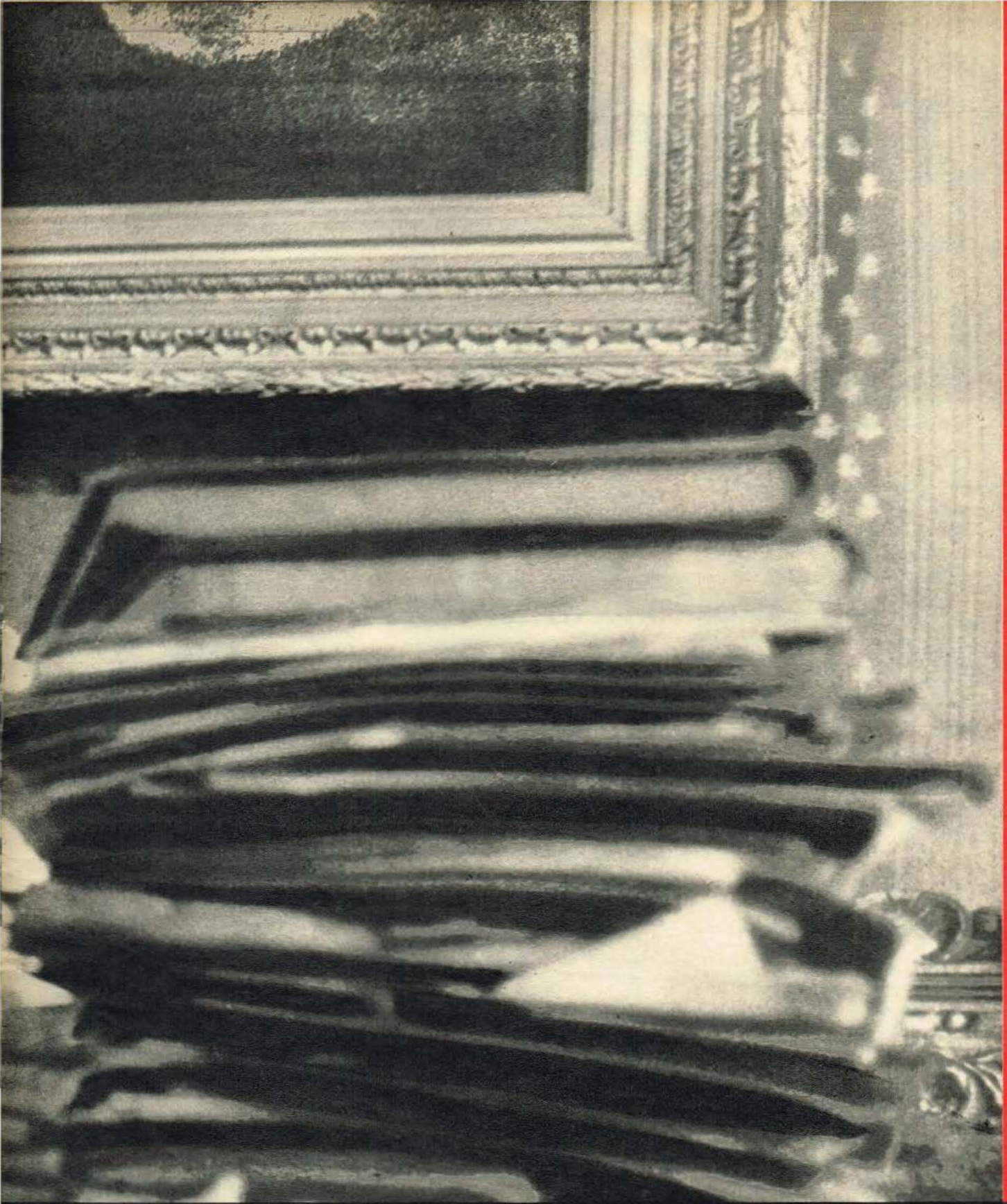
Monsieur ARCHIVES

— Maillot 22-77 ?

Monsieur Archives, Monsieur Chiffres est là. Il répond depuis quarante ans. Essayez.

— Qui jouait inter gauche à Lille en 1937 contre Cannes ?

— C'était Windmer, il marqua deux buts.



Géo Duhamel est incollable. Au quitte ou double du football, il aurait fait sauter la banque. Des monceaux de documents, vieux cahiers jaunis, annuaires poussiéreux, sont là pour authentifier ses réponses.

Depuis quarante ans Géo Duhamel a tout noté : les résultats, les équipes, la Coupe, le Championnat, les matches internationaux. Avec une patience admirable, il a collectionné tout ce qui parlait de football. Aujourd'hui son armoire déborde.

Géo reçoit des demandes de renseignements de partout. Dernièrement une lettre lui est arrivée de Santa Fe de Bogota. Les clubs le chargent de reconstituer leurs archives détruites pendant la guerre. Il a une mémoire étonnante. Il peut vous réciter tous les rois de France et leur règne depuis Hugues Capet.

— En 1895, lorsque je jouais au S.C. Neuilly...

Ce diable d'homme a 83 ans. IL A VU NAITRE LE FOOTBALL EN FRANCE. Ses débuts : en 1892, au Stade de Neuilly ! U.S.F.S.A., C.S.I., F.F.F.A., F.F.F., toutes ces Fédérations ont défilé sous ses yeux.

En 1924 il était chef du service de presse aux J.O. de Paris. En 1929 il disputait son dernier match, avec les « Vieilles Gloires de Paris » (notre photo). Premier décoré de la médaille d'or de l'Education Physique, chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire, Géo Duhamel a un autre titre de gloire : une lettre manuscrite de son homonyme l'académicien.

PHOTO ANDRE LECOQ

LES GIRONDINS

LA ville de Bordeaux est connue dans le monde entier pour la qualité de ses vins. Mais Bordeaux, c'est aussi un grand port ouvert au commerce avec l'Amérique du Sud, c'est une grande cité en pleine expansion, sous l'impulsion d'un maire dynamique, M. Chaban-Delmas, président de l'Assemblée Nationale, c'est la capitale d'une grande région, agricole et industrielle.

Bordeaux, c'est aussi un grand club et une équipe de football célèbre : les Girondins. Cette équipe, souvent citée dans le palmarès national, a eu des hauts et des bas. Ses descentes en Division II ont nui à l'équilibre du football français (comme Marseille, comme Lille). Mais aujourd'hui, après une petite révolution, les Girondins semblent repartis du bon pied. Ils ont refait des fondations solides. Ils ont appelé un sauveur, Salvador le bien nommé.

C'est l'histoire de ce club, et surtout son avenir que vous présente aujourd'hui « Football Magazine ».

UN REPORTAGE DE JEAN GAILLARD
PHOTOS ROGER KRIEGER

● **Les Girondins de Bordeaux étant un grand club omnisports, il nous faut tout d'abord énumérer ses différentes sections pour ne parler ensuite que du football.**

M. Roger RIBEN (premier vice-président délégué du Conseil d'administration, membre du Comité directeur). — C'est le club doyen du Sud-Ouest. Date de fondation : 1er octobre 1881. Au début, il n'était pas omnisports. Il n'y avait que quelques sections, dont celle de Ring Hockey. Aujourd'hui nous comptons seize sections que je vais vous citer avec leurs principaux animateurs :

Athlétisme et **Cross-Country**, **Basket**, **Boxe** (le mi-lourd Ben Ali), **Cyclisme** (Valentin Huot), **Football**, **Hand-Ball** (en division nationale avec les internationaux Grave, Vincent, Babin, Sicard), **Hockey**, **Moto** et **Moto-Ball**, **Natation** (Jean Boiteux et Alain Distinguin), **Pelote Basque**, **Préparation Militaire**, **Raquet-**

SUITE PAGE 30

Un grand cru et bientôt une grande équipe. De gauche à droite : BABA, BRAHIM, SEGUROLA, ALTUZARRA, MOEVI, LISSARRAGUE, CALLEJA, CASTIES, REY, VILLARTIBIAS, ROBUSCHI, AUDEBERT, GORI, NAVARRO, RANOUIL et MOY.

61 :

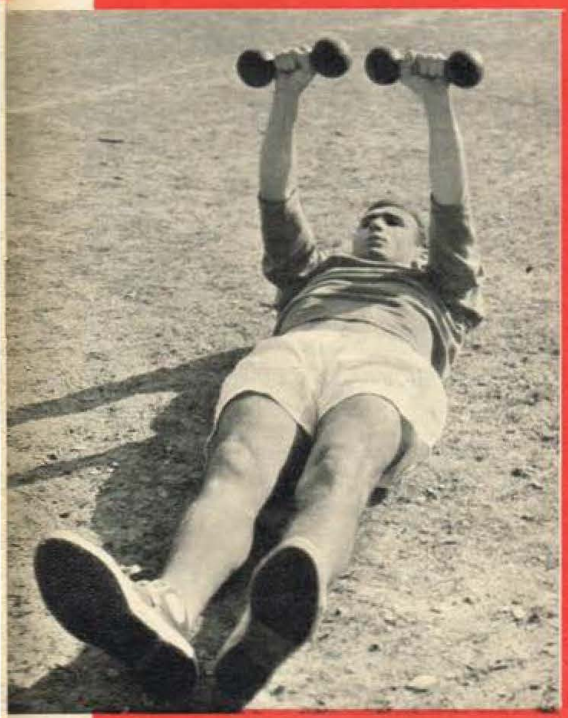
UN BORDEAUX GRAND CRU

Robuschi, l'homme pour qui les Girondins ont refusé une fortune.

LES GIRONDINS AU TRAVAIL

Footing au Jard Mérignac, le camp d'entraînement des Girondins dans la banlieue bordelaise.

Duo marocain chez les Girondins : l'ex-Racingman Brahim (à gauche) et Baba non encore qualifié.



Rey : le meilleur technicien bordelais ne néglige pas le travail de force.

Segurola continue la grande tradition des joueurs espagnols aux Girondins.

te Argentine, Raquettiste, Tennis, Tennis de table et Volley-Ball.

● Voyons l'historique de la section football.

M. Roger RIBEN. — La section de football a vraiment démarré en 1936. Avec Urtizberea et Mancisidor, sous la conduite de Benito Diaz, nous fûmes champions de France amateurs en 1937 (victoire sur le F.C. Scionzier, 2-1). Nous nous engageâmes alors dans le championnat professionnel la saison suivante. C'était la période de la guerre d'Espagne et nous eûmes un apport de grands joueurs, comme Artigas, Mateo, Arana, etc. Ensuite, ce fut la guerre, en France. L'équipe se maintint, tant bien que mal. Plutôt bien que mal d'ailleurs puisque nous avions alors une section de pompiers. Les joueurs venaient chez nous pour être dans cette section, ce qui leur évitait de partir en Allemagne. C'est ainsi que nous fûmes champion de la zone Sud-Ouest en 1940. Puis nous remportâmes la Coupe de France en 1941 et nous allâmes encore en finale en 1943 (battus par Marseille 4-0 après avoir fait match nul 2-2).

ILS COMMANDENT...

- L'ensemble du club des Girondins de Bordeaux est dirigé par un Conseil d'administration dont le dernier président général en titre était **M. Jean MICHARD-PELLISSIER.** Premier vice-président délégué : **M. Roger RIBEN.**
- La section football est dirigée par un Comité de gestion dont voici la composition :
  - président : **M. Emile LAURENT ;**
  - vice-président : **M. Jean-René MAURY ;**
  - trésorier : **M. André FOURES ;**
  - secrétaire : **M. Gaston LESTONNAT ;**
  - affaires militaires : **Colonel LESOURNE ;**
  - service social : **M. André STOLPNER ;**
  - délégué : **M. André BALARESQUE ;**
  - manager : **M. CATHERINEAU.**
  - secrétaire administratif : **M. DELERM.**
- Les techniciens :
  - directeur sportif : **M. BAKRIM ;**
  - entraîneur général : **Salvador ARTIGAS ;**
  - entraîneur de l'équipe amateurs : **Santi URTIZBEREA ;**
  - commission des jeunes : président : **René PERSILLON ;**
  - service médical : **docteurs CHABOT, BOUTGES et LAUREUX ;**
  - masseur : **M. PAILLER ;**
  - assistante sociale : **Mlle BERNARD.**

● Les Girondins de Bordeaux étaient donc lancés. Nous racontons par ailleurs à l'aide d'un graphique la carrière des Girondins après la Libération. Mais quel a été votre point haut ?

M. Roger RIBEN. — Ce fut incontestablement la saison 1949-1950 qui nous mena à la Coupe Latine après que nous ayons décroché le titre de champion de France (avec six points d'avance sur Lille le second et sept sur Reims le troisième). Cette Coupe Latine, au Portugal, ce fut extraordinaire : nous avions battu en demi-finale le champion espagnol, l'Atletico de Madrid, par 4 à 2. La finale à Lisbonne nous opposait à Benfica. On peut dire que nous avons été battus au finish puisque, après un match nul (3-3), Benfica remporta la deuxième édition (2-1).

● Après ce point haut, les Girondins se sont maintenus encore quelques saisons, puis ce fut la chute et une période instable avec de nombreux remous dans la direction. Pourquoi ?

M. Roger RIBEN. — Nous n'avons pas ici à faire le procès des anciens dirigeants, mais on peut dire que la première chute des Girondins (1955-56) procédait d'une certaine imprévoyance. L'équipe de 1950 avait vieilli et la Commission de football ne sut pas alors opérer les transferts nécessaires. Avec le mécontentement du public, l'impopularité de certains dirigeants s'accrût. Nous arrivâmes, à l'issue d'un match au stade municipal, à la démission de M. Darchand réclamée violemment par un public debout.

Nous étions vers la fin de la saison 59-60. Nous terminâmes l'exercice avec le concours de Bakrim qui était revenu au club un an auparavant. Nous eûmes une intersaison difficile avec notamment l'affaire Guillas (réclamé par plusieurs clubs qui renchérissaient, son transfert fut interdit par la Ligue). Une affaire qui fit couler beaucoup d'encre et qui finalement, se termina au mieux des intérêts de chacun. Assurant un intérim, je me mis à la recherche d'un président de la Commission de football. Après de nombreuses démarches, j'obtins l'accord de M. Emile Laurent et lui donnait la mission de former son Comité.

● C'était en somme la formation d'un nouveau ministère. Comment cela s'est-il passé ?

M. Emile LAURENT (Président du Comité de Gestion et vice-président du Conseil d'Administration). — J'ai fait appel à M. Maury pour m'aider à rebâtir une nouvelle équipe dirigeante. Au point de vue financier, la situation était loin d'être catastrophique. Nous étions simplement gênés parce que nous n'avions pas perçu notre part du débloquage des taxes et notre part de recettes de la Coupe de France. Mais il fallait remonter le courant, refaire une équipe. Ce fut dur mais je crois que nous y sommes arrivés.

M. Jean-René MAURY (vice-président du Comité de Gestion). — Oui, ce fut dur. Lorsque M. Laurent m'a appelé, je n'avais encore jamais été dirigeant. Je voyais les choses de l'extérieur. Le premier grand problème a été de recréer un climat moral sain. Car la situation était très mauvaise. Aucun joueur ne voulait rester à Bordeaux. Il n'y avait plus de confiance. M. Riben et Bakrim étaient vraiment comme deux capitaines dans la tempête. Nous aurions pu faire appel à des ressources extérieures. Mais c'était impossible car le crédit des Girondins était tombé à zéro.

Alors le travail de reconstruction a commencé. Nous avons refait des fondations. M. Riben, par l'intermédiaire d'Urtizberea, a appelé Salvador Artigas de Saint-Sébastien. C'était déjà un sérieux point de départ. Peu à peu le climat moral se recréa. La confiance revint et nous pouvons dire aujourd'hui que nous avons atteint une première partie de notre objectif. Un exemple : cette saison, tous les joueurs ont resigné sans discussion et, c'est une preuve de confiance, aucun papier n'a été exigé.

● Monsieur le trésorier, les problèmes financiers ?

M. André FOURES (trésorier). — Nous perdons beaucoup d'argent à jouer en Division II. Si les recettes sont bonnes chez nous, à l'extérieur elles sont généralement mauvaises. Ajoutez à cela une situation géographique défavorable sur la carte du football français (comme Nice et Monaco). Vous ne serez donc pas étonné par notre position contre le partage des recettes.

La municipalité nous alloue un prêt de 20 millions d'anciens francs, en deux tranches de 10 millions (l'une en septembre, l'autre en janvier). Ce prêt, sans intérêt, est remboursable par prélèvement de 7 % sur la recette brute de chaque match à Bordeaux.

Viennent ensuite les frais de location du stade qui appartient à la ville de Bordeaux. Ils sont fixés à 8 % de chaque recette. 8 % plus 7 %, cela fait déjà 15 % de frais, sans compter la taxe sur les spectacles et la taxe locale.

● Quel est l'aspect social du club ?

M. André STOLPNER. — Je m'occupe de cette question et je peux vous dire que, là aussi, il y a des progrès étonnants. Nous sommes le premier club de France à avoir une assistante sociale pour nos joueurs pros. Il y a aussi un cours de rattrapage scolaire grâce à M. Sainte-Cluque, un instituteur-supporter qui donne des cours aux joueurs qui le désirent. Je vous citerai aussi le courant culturel qui se développe avec différentes visites (bibliothèque municipale, bateaux, usines, etc.)

● Faisons maintenant le tour de l'effectif et des installations.

M. André BALARESQUE. — L'effectif général du club est d'environ 1.500 sportifs actifs. En football, nous comptons 240 licenciés qui se répartissent en : une équipe pro, une équipe amateurs C.F.A., puis une réserve A, une réserve B, une junior A, une junior B, quatre cadets, trois minimes, trois pupilles.

BAKRIM. — La direction technique de tout ce monde est ainsi organisée : je suis directeur sportif, chargé d'aider l'entraîneur, et du recrutement. L'entraîneur général est Salvador Artigas, chargé de l'équipe pro et de l'école des jeunes le jeudi (en compagnie des

SUITE PAGE 34

...ILS JOUENT

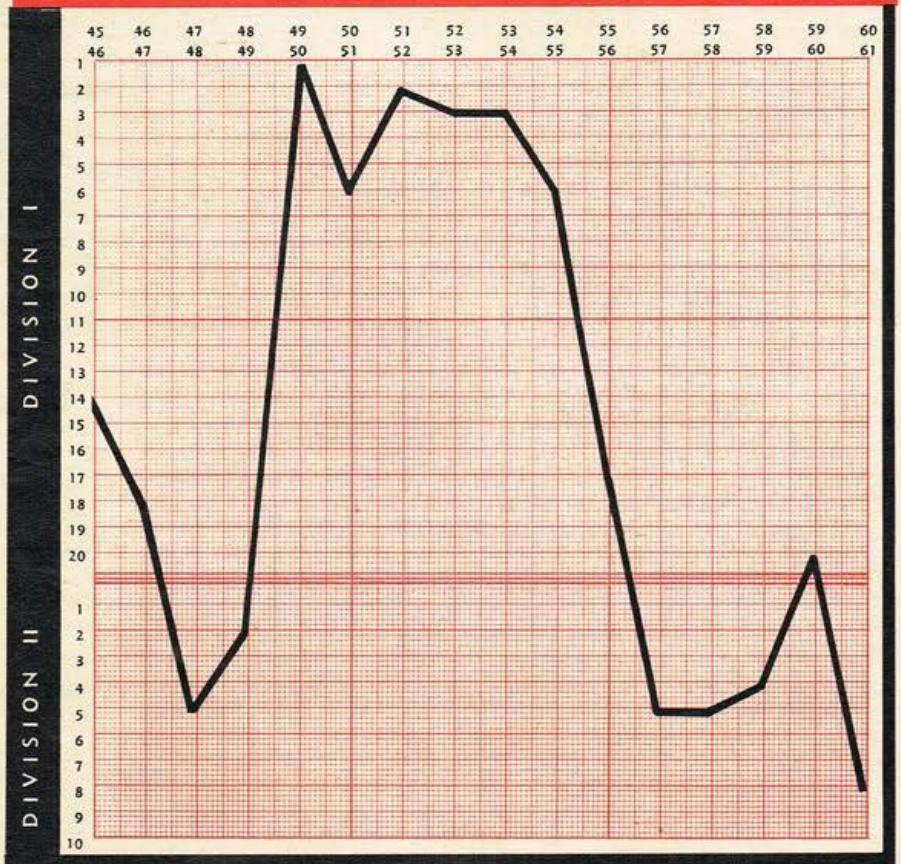
ABOSSOLO Gabriel (inter), né le 16-1-39 à Noeng (Cameroun). 1 m. 67. 61 kg.
AUDEBERT Jean (arrière), né le 6-8-31 à Cenon (Gironde). 1 m. 76, 73 kg. 500.
BABA Mohamed (inter), né le 10-12-37 à Casablanca. Marocain. 1 m. 80. 74 kg.
BAUDET Bernard (avant centre), né le 16-12-39 à Grignols (Gironde). 1 m. 78. 80 kg. Militaire en Algérie.
BRAHIM Zahar (avant centre), né le 25-3-35 à Casablanca. Marocain. 1 m. 82. 80 kg.
CALLEJA Guy (demi), né le 29-5-38 à Bordeaux. 1 m. 72. 76 kg.
CASTIES Jean-Claude (demi), né le 11-11-36 à Bordeaux. 1 m. 79. 75 kg.
COURTIN Jean-Marie (inter), né le 7-7-35 à Sallaumines (P.-de-C.). 1 m. 78. 76 kg.
FERNANDEZ René (ailier), né le 2-6-34 à Bordeaux. 1 m. 69. 68 kg.
GORI Aimé (inter), né le 4-4-36 à Seremange (Moselle). 1 m. 75. 70 kg.
MOEVI Gilbert (arrière), né le 1-9-35 à Lomé (Togo). 1 m. 80. 75 kg.
MOY Roger (avant centre ou ailier), né le 25-5-37 à Creutzwald. 1 m. 72. 72 kg.
NAVARRO Francisco (demi), né le 7-4-33 à Melilla (Espagne). Espagnol. 1 m. 75. 70 kg.
RANOUIL Jean-Claude (gardien), né le 1-9-37 à Bordeaux. 1 m. 80. 68 kg.
REY Claude (arrière central), né le 22-9-35 à Champagne-s.-Seine. 1 m. 77. 71 kg. 5.
ROBUSCHI Laurent (ailier), né le 5-10-35 à Nice. 1 m. 65, 66 kg. 500.
SEGUROLA Angel (ailier), né le 9-3-35 à Azpeitia (Espagne). Espagnol. 1 m. 82. 80 kg.

LES STAGIAIRES

ALTUZARRA André (inter), né le 12-6-42 à Barcus (B.-P.). Vient de Pau.
LISSARRAGUE Roger (inter), né le 11-4-43 à Pau.
MONTES Christian (gardien), né le 10-1-42 à Rauzan (Gironde).
VILLARTIBIAS Serge (inter), né le 18-11-42 à Cenon (Gironde).

L'état-major des Girondins réuni au siège du club par « Football Magazine ». De gauche à droite, au premier rang : MM. Balaresque, Stolpner, Maury, Laurent, Riben, Lestonnat ; au deuxième rang : MM. Urtizberea, Bakrim, Fourès et Artigas.

LA MARCHE DES GIRONDINS



Ce graphique illustre la carrière professionnelle des Girondins de Bordeaux. Avant la guerre, la ville était représentée en Division II par le Club Deportivo (4e zone Sud en 33-34) et le S.C. Bastidienne (7e zone Sud en 33-34), puis le F.C. Hispano-Bastidienne (14e de Division II en 1934-35) et enfin le F.C. Bordeaux (11e de Division II en 1938-39). Pendant la guerre, les Girondins de Bordeaux ont remporté le Championnat zone Sud-Ouest en 1939-40.

IL FAUT AUSSI SAVOIR

L'étonnant Salvador

- **La fiche de Salvador Artigas.** 1 m. 69, 63 kg. 47 ans (né le 20 février 1914 à Barcelone). Cheveux gris. Grande distinction. Caractère doux qui cache une forte volonté. Forme physique (ne boit pas, ne fume pas) qui lui permet de suivre les entraînements de bout en bout.
- **Sa carrière.** Pro à 15 ans à Gracia (quartier de Barcelone). En équipe première du FC Barcelone à 17 ans. Puis transféré à Valence. Guerre d'Espagne : Artigas est pilote de chasse. Il atterrit avec son avion à Agen. Reste alors en France. Aux Girondins de Bordeaux en 1939. Au Mans en 1941. Equipe fédérale : Rennes-Bretagne. Reste à Rennes jusqu'en 1949. Retourne en Espagne à Saint-Sébastien (Real Sociedad) où il reste trois ans. Devient entraîneur et retourne à Rennes (3 ans). Repart en Espagne, entraîneur de la Real Sociedad pendant cinq nouvelles années. Salvador Artigas est donc devenu entraîneur des trois équipes dans lesquelles il a joué : Rennes, Real Sociedad, Girondins de Bordeaux.
- **Ses affaires.** Il possède trois magasins de chaussures à Saint-Sébastien. Il est marié. Sa femme est restée à Saint-Sébastien pour s'occuper des magasins. Lui, habite dans un hôtel à Bordeaux et se rend une fois par semaine à Saint-Sébastien (le lundi lorsque les Girondins jouent à Bordeaux). Il possède toujours la voiture qu'il a achetée à Rennes il y a dix ans : une Vedette. Il lui en a coûté 150.000 pesetas (plus cher que la voiture) pour la faire immatriculer en Espagne.

Girondins-digest

- **Le stade municipal** de Bordeaux date de 1938. Il a été inauguré pour la Coupe du monde 38. Trois matches s'y déroulèrent : Brésil-Tchécoslovaquie (deux fois : 1-1 et 2-1) et le match de classement pour la troisième place : Brésil-Suède, 4-2. Tous les Bordelais qui ont vu ces matches se souviennent du Brésilien Leonidas.
- **Les Girondins ont connu** relativement peu d'entraîneurs : Benito Diaz, Bugnan, Urtizberea, André Gérard, Camille Libar et aujourd'hui Salvador Artigas. On voit la prédominance espagnole.
- **Urtizberea est le plus ancien.** Il est arrivé à Bordeaux le 16 octobre 1936. 25 ans ! Mais on n'a pas encore fêté ce jubilé.
- **Les anciens Galice et Swiatek** se sont associés pour gérer un magasin d'articles de sport, rue de Grassi.
- **Après la guerre les Girondins** ont été la première équipe continentale à franchir le rideau de fer, au cours d'une tournée en U.R.S.S. en 1954 (en même temps que la Comédie-Française !)
- **Le stade municipal** est loué selon une liste prioritaire : 1° les matches internationaux ; 2° les matches de Coupe de France; 3° les matches de Championnat ; 4° les autres compétitions (Coupe Drago, etc.) ; 5° les rencontres amicales.
- **Les meilleurs locataires** sont naturellement les Girondins. En dix ans, 59 millions d'anciens francs ont été prélevés sur les recettes.
- **Une fois par semaine** a lieu une visite médicale obligatoire pour les joueurs, avec examens complets (tension, poumons...) Artigas en tire d'utiles renseignements sur la forme de ses hommes.
- **Curiosité : le stade des Chartrons** est vendu à une Société immobilière à laquelle appartient à M. Louis Bernard-Lévy... du R.C. Paris.

Dans les caves du Château Haut-Brion : a la santé des Girondins 61.

Robuschi et sa femme :
deux grands amateurs de musique.

Audebert, Madame et Bébé :
un joli tableau de famille.

LES GIRONDINS UNE GRANDE FAMILLE

Des attaquants qui ont le punch. De gauche à droite : Segurola, Fernandez, Gori, Moy, Baba, Brahim et Robuschi.

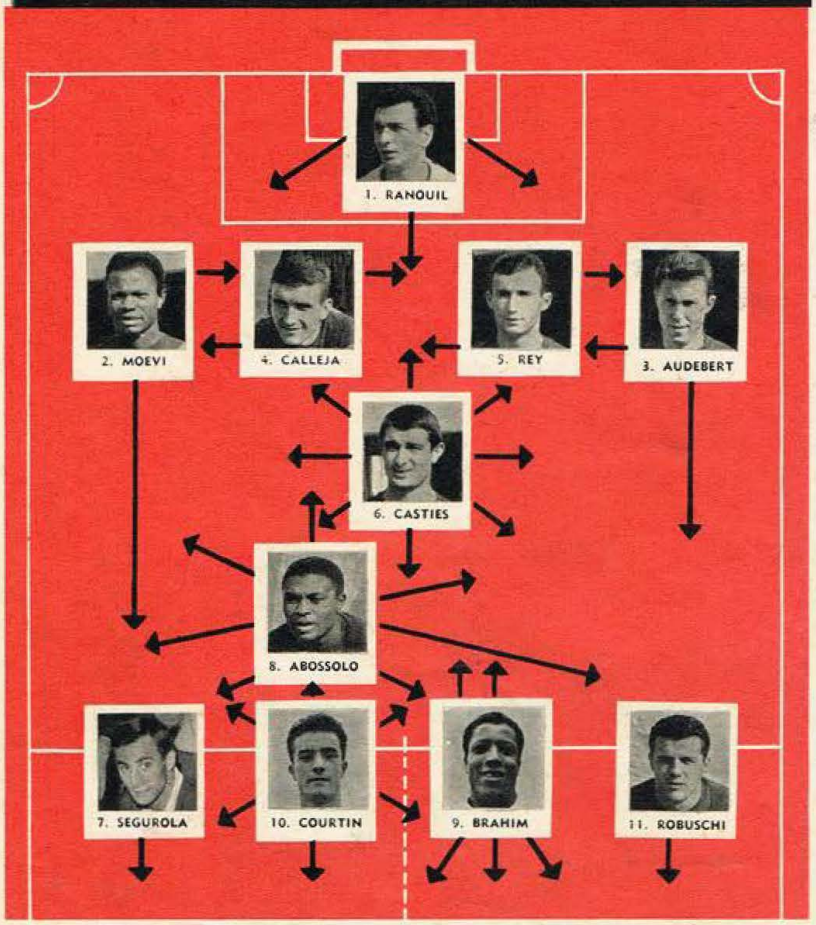
Trois des dernières recrues : Brahim, Baba et Segurola sur un puits du Jard Mérignac.

Le coin des Marocains au restaurant du siège. De gauche à droite : Driss, Mustapha, Brahim, Baba et Madame Driss.

Guy Lepebie : son café est le rendez-vous de tous les supporters des Girondins

LES GIRONDINS AU TABLEAU NOIR

PAR SALVADOR ARTIGAS



Je ne fais pas suivre aux Girondins de Bordeaux une tactique fixe. Il y a différentes façons de jouer et nous les employons selon les éléments dont nous pouvons disposer et selon l'adversaire. C'est ainsi que nous avons essayé le 4-2-4, puis le 4-1-5, et même le 4-4-2. Notre façon de jouer varie aussi selon que nous jouons à Bordeaux ou à l'extérieur. Mais sur notre terrain en principe nous utilisons toujours la même méthode.

- **RANOUIL, LE GARDIEN,** est un garçon très souple. C'est un bon technicien et il pourrait jouer avant sans difficulté. Il est aussi bon sur les balles hautes que sur les balles à terre. Ses points faibles sont les sorties et les dégagements. Et puis il n'a pas la sympathie du public. Comme il est émotif, cela l'handicape beaucoup lorsqu'il joue à Bordeaux. Aussi c'est à l'extérieur qu'il fait ses meilleurs matches. En règle générale je lui demande d'être maître de ses 18 mètres, de ne pas se laisser « fusiller » et enfin d'orienter les contre-attaques.
- **MOEVI, L'ARRIERE DROIT,** a toutes les qualités : vite, puissant, adroit. Je peux lui reprocher cependant d'être quelquefois lymphatique et de « rêver » sur le terrain !
- **REY, L'ARRIERE CENTRAL,** est un artiste. Je ne connais guère de meilleurs techniciens en France. Mais pour lui aussi la facilité est peut-être un défaut. Frappe de balle impeccable de la tête et des pieds. Il a un rôle essentiellement défensif, mais il a aussi la liberté de « s'en aller ».
- **AUDEBERT, L'ARRIERE GAUCHE,** me donne entière satisfaction. C'est un garçon du pays et le public a souvent été difficile avec lui. Il est capitaine et en tant que tel il entraîne les autres, les encourage, donne l'exemple. Bien qu'il contre-attaque moins que Moevi il a marqué souvent des buts décisifs.
- **CALLEJA, LE DEMI DROIT,** n'a pas son pareil pour annihiler l'action d'un adversaire. Son marquage est impitoyable. C'est pour cela que nous lui confions en principe la surveillance du meilleur joueur adverse. Calleja sait aussi très bien contre-attaquer au moment opportun.
- **CASTIES, DEMI GAUCHE.** Bon joueur, bon technicien, mais manque encore un peu de hargne. Il a un rôle constructif, celui d'ordonnateur au milieu du terrain.
- **SEGUROLA,** à l'aile droite, est un fonceur. Son action est simple et directe. Il joue sans fignoler. L'essentiel est qu'il aille très vite et qu'il termine ses actions en force par son tir qu'il a dur et puissant. Son rôle : affoler les défenses.
- **ABOSSOLO, INTER DROIT (OU GORI).** Abossolo est un très bon technicien. Clairvoyant, résistant. Un petit défaut : il garde un peu trop la balle et voit un peu court. Mais il se corrige progressivement.
- **BRAHIM, AVANT CENTRE.** Bon technicien, frappe des deux pieds et de la tête.
- **COURTIN, INTER GAUCHE.** Il est militaire et nous ne pouvons pas l'avoir à l'entraînement avec nous. C'est un garçon intelligent et très bon footballeur. Rôle de constructeur.
- **ROBUSCHI, AILIER GAUCHE.** Laurent est pour moi le meilleur ailier gauche du football français. Il est complet. Il a vitesse et puissance. Vif, bonne technique, frappe formidable des deux pieds, bonne détente. Il s'accroche bien au sol et il est difficile à contrer. Il tient un rôle très important dans l'équipe. Il n'est peut-être pas assez collectif, mais il a surtout pour mission de percer les défenses et de marquer des buts.

joueurs pros). Un deuxième entraîneur, Urtizberea, s'occupe plus spécialement des amateurs et surtout de l'équipe C.F.A. Enfin notre ancien joueur, René Persillon, est président de la Commission des Jeunes, des juniors aux pupilles.

M. Roger RIBEN. — En ce qui concerne les installations, nous allons vous révéler un grand projet. Auparavant sachez que les Girondins sont propriétaires du stade des Chartrons. Ils sont locataires du stade municipal mais en compagnie d'autres sociétés. Il n'y a pratiquement pas de concurrence. Il est tout à fait exceptionnel d'avoir eu à jouer l'autre dimanche au stade Galin (contre Cannes) parce que le grand stade était retenu par un organisateur de spectacles.

Le stade municipal n'a pas encore d'installations pour nocturne. Mais cela ne tardera pas. Notre député-maire, le Président Chaban-Delmas, est un grand sportif. La municipalité est d'accord pour installer l'éclairage. Il y a une question d'esthétique à respecter au stade municipal et l'on parle d'un projet de 120 millions, avec pylônes télescopiques. Cette installation bénéficiera des derniers progrès techniques et elle pourrait être mise en place au printemps prochain. Les crédits sont votés et les adjudications sont faites.

● Et ce grand projet ?

M. Jean-René MAURY. — Le voici. Nous n'avons pratiquement pas de terrain d'entraînement qui nous appartienne car le Jard-Mérignac (propriété de la famille Gascqueton) va être vendu (peut-être l'est-il déjà) en lotissements. Par chance, due à la prévoyance d'anciens dirigeants — vous voyez qu'il n'y en a pas que de mauvais ! — nous sommes propriétaires des Chartrons, ce vieux stade aux installations vétustes. Alors l'idée qui est venue au Président Laurent est la suivante : il faut vendre les Chartrons et nous rendre acquéreur d'une autre propriété.

Cette transaction immobilière est en cours. Nous avons un acheteur pour les Chartrons. La Direction Générale des Sports va nous donner l'autorisation de transférer le terrain de sport.

Et alors, le plus merveilleux, c'est que nous avons trouvé également notre nouveau domaine. C'est une propriété de 32 hectares, dans la commune de Mérignac, distante de 10 kilomètres du centre de Bordeaux. Nous pourrons y installer un véritable club house. Il y a la place pour un ensemble sportif grandiose. Une dizaine de terrains peuvent être aménagés. Des bâtiments en bon état peuvent être facilement transformés en logements. Des hangars peuvent devenir gymnases. D'ici cinq à six ans je pense que toute la vie des Girondins de Bordeaux se transportera là-bas, pour le plus grand bien du club.

Nos amateurs ne sont pas oubliés. Ils vont avoir eux aussi un nouveau cadre : le stade municipal Alfred-Daney. De construction récente, donc moderne (3 ans à peine), il peut contenir huit à dix mille spectateurs. Il était jusqu'ici peu employé. Cela va permettre de drainer une nouvelle clientèle : celle du quartier nord de Bacalan, un quartier en pleine expansion grâce aux immeubles en construction et au nouveau pont (deuxième franchissement de la Gironde) qui va être construit.

● Ce grand projet va faire des Girondins de Bordeaux un club pilote. Tirons donc les conclusions de cette enquête.

M. Emile LAURENT. — Dans une ville comme Bordeaux qui compte 253.000 habitants (550.000 avec l'agglomération), il faut une grande équipe, une équipe forte qui ne fasse pas sans cesse l'ascenseur entre la première et la deuxième division.

Nous avons atteint une première partie de nos objectifs en recréant le climat moral et en redonnant des bases solides à la section de football. La deuxième étape consiste à ramener l'équipe en Division I. C'est le but immédiat et nous espérons y arriver à la fin de cette saison. La troisième étape sera de rester en Division I et de suivre l'évolution générale qui nous conduira vers un championnat européen. Notre devise est dorénavant : **« Monter et rester ».**

LES GIRONDINS DE BORDEAUX 61-62

De gauche à droite : FERNANDEZ, ALTUZARRA, BABA, MOEVI, BRAHIM, CASTIES, RANOUIL, AUDEBERT, NAVARRO, ROBUSCHI, GORI, CALLEJA, REY, SEGUROLA, LISSARRAGUE, MOY, VILLARTIBIAS. Au centre : ARTIGAS. Manquent sur la photo : COURTIN et ABOSSOLO.

PHOTO ROGER KRIEGER

LUIS SUAREZ

: "J'AI PROMIS LE TITRE A H.H."

MILAN. — Le pullman attendait Luis Suarez. Tous les joueurs de l'Inter étaient déjà assis dans leurs fauteuils. Il fallait se rendre de Côme, où Helenio Herrera avait conduit l'équipe dans le buen-retiro, à Milan, au stade San Siro. A quinze heures, il y avait le match à jouer. Qu'était-il arrivé à Suarez ?

Il dormait. Il dormait tranquillement dans sa chambre de l'hôtel Gottardo. Il dort toujours... sauf sur le terrain où il endort ses adversaires.

« C'est mon secret, dit-il. Il m'arrive même de rester au lit seize heures par jour. C'est la raison de ma forme. Sans ce repos extraordinaire, je ne saurais résister au rythme de Helenio Herrera et du « calcio », où le ballon court très vite.

— Beaucoup plus vite qu'ailleurs ?

— Oui. En Espagne il y a du rythme, de la vitesse, mais il n'y a pas les chocs sévères qu'on subit chaque dimanche dans le championnat italien. Tenez, en France, le jeu se base pour moi sur la technique, il est même beau à voir mais il n'est pas trop viril, je veux dire : il n'est pas « méchant » comme il l'est ici, en Italie. En France, je pourrais toujours marquer des buts et jouer « mon » football. Ici, il ne m'est pas toujours possible de le faire... »

Luis Suarez voudrait bien jouer en France mais ce n'est pas possible. « Monsieur H.H. » a misé sur la vedette catalane pour donner à l'Inter la victoire en Championnat. Et puis le président Angelo Moratti, un industriel pétrolier qui depuis six ans est patron de l'Inter et n'a jamais gagné le titre (en dépensant à peu près un milliard de lires !) ne le laisserait pas partir.

C'est Helenio Herrera qui a voulu que Luis quitte Barcelone et vienne faire fortune à Milan. Suarez a coûté presque 400 millions de lires et il risque de coûter à Moratti encore plus cher, car, grâce à lui, l'Inter gagne toujours plus souvent et le président offre à chaque victoire et à chaque joueur un louis d'or en plus de la prime qui est bien plus élevée que le tarif de la Ligue. Pour Helenio Herrera, la prime est toujours double, ce qui explique un peu l'ardent « besoin de grandeur » que H.H. a apporté à l'Inter.

Tout le monde aime bien Suarez, beau garçon, toujours très correct, qui extériorise une grande personnalité, au point que Bugatti, gardien remplaçant de Buffon et ancien international, n'est pas encore arrivé à tutoyer le « grand » Catalan ! Luis s'amuse de cette histoire : Bugatti a 33 ans, ce n'est quand même plus un gamin !

« Que pensez-vous de vos coéquipiers ? »

Suarez n'a pas envie de répondre à cette question. Il dit qu'il aimerait avoir près de lui, à chaque match, Di Stefano, le joueur qu'il estime le plus. Ce n'est pas possible. Près de lui, il y a l'international anglais Gerry Hitchens et c'est bien autre chose.

« Je compte aller au Chili avec l'équipe d'Espagne, avoue Luisito. J'attends qu'on m'appelle, j'espère que l'on aura besoin de moi. En attendant j'essaie de pousser l'Inter vers le titre de champion, Helenio y tient tellement... »

Pas seulement à cause des primes, qui sont toujours doubles, Herrera a presque promis à son président Angelo Moratti d'arriver à cette retentissante conquête que l'Inter recherche depuis sept ans. Pour cela, il mise sur Luis Suarez, le champion qui dort 16 heures sur 24 mais qui, le dimanche, sur le terrain, est le mieux réveillé de tous.

Ferruccio BERBENNI.

CET HOMME A DÉPENSÉ UN MILLIARD POUR DEVENIR CHAMPION

Angelo Moratti, un roi du pétrole, a dépensé un milliard de lires pour réaliser son rêve : l'Inter champion !

CE QU'IL AIME

1. **LA FOULE** de Milan qui en a fait son idole.
2. **LE « BUEN-RETIRO »** où Herrera garde souvent l'équipe. Luis, comme ça, n'a aucuns frais.
3. **MORATTI**, le président qui la couvert d'argent et lui promet une prime étonnante si l'Inter gagne le titre.
4. **L'AUTO** de son coéquipier Guarneri dans laquelle il se rend à l'entraînement.
5. **LE BROUILLARD** (mais oui !) de Milan, en opposition avec le soleil de La Coruna et de Barcelone.
6. **LE BUT**, maintenant qu'on l'oblige à jouer en retrait.

CE QU'IL N'AIME PAS

1. **LES SPAGHETTI**, car il a peur qu'ils le fassent grossir.
2. **LE VERROU** des défenses italiennes. Il « se sauve » ainsi souvent vers la place d'ailier gauche.
3. **LES QUESTIONS** des journalistes italiens. Elles sont tellement indiscrètes !
4. **LES JOLIES FEMMES** d'Italie. Il ne les regarde même pas, mais elles lui écrivent des lettres d'amour.
5. **LES PENALTIES** en faveur de l'Inter. C'est lui qui est chargé de les tirer et il a toujours la crainte de les rater. Ça lui est arrivé à Rome, à son premier penalty italien.
6. **LES JOURNAUX** du lundi. Il ne comprend pas assez l'italien pour se rendre compte du mal et du bien qu'on écrit sur lui.

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE PAR LOUIS NAVILLE

FLASHES...

BRUXELLES. — Le doyen des joueurs belges de première division est Jean Van Oarbeek, l'arrière de Saint-Trond. Il est né le 6 juillet 1922, c'est-à-dire presque deux ans plus tôt que Roger Marche.

ALLEMAGNE

● LE RECORD DE SEPP

STUTTGART. — 13 septembre 1936 à Varsovie : Allemagne et Pologne font match nul 1 à 1. 8 octobre 1961 à Varsovie : Allemagne bat Pologne par 2 à 0. Sepp Herberger, le directeur technique de l'équipe d'Allemagne, a fêté le 25e anniversaire de ses fonctions là même où il avait débuté. Au cours de cette période, l'équipe d'Allemagne a joué 145 rencontres internationales, utilisé 278 joueurs et conquis le titre mondial en 1954. Un record que seul l'Italien Vittorio Pozzo a dépassé...

ANGLETERRE

● ON VIEILLIT DANS LES BUTS

LONDRES. — Le gardien est le joueur le plus âgé et l'avant centre le plus jeune d'une équipe de football anglaise : tel est le résultat de statistiques établies par « The official Football Association Year Book » qui a calculé l'âge moyen des professionnels utilisés par les clubs anglais en 1960-61.

Cette moyenne d'âge, la voici poste par poste : gardiens de but : 26,90 ; arrières : 26,66 ; arrières centraux : 26,31 ; demis : 26,18 ; ailiers : 25,77 ; intérieurs : 25,56 ; avants centre : 25,36. — Moyenne générale : 26,06.

Il est curieux de noter que la moyenne d'âge des défenseurs (entre 26 et 27 ans) est supérieure d'un an environ à celle des attaquants (entre 25 et 26).

AUTRICHE

● KARL LE HEROS

VIENNE. — Les nouvelles victoires de l'équipe d'Autriche — U.R.S.S. et Hongrie — ont fait de Karl Decker, l'ex-joueur de Sochaux, un héros. Depuis que celui-ci a pris la direction de la sélection nationale — ce fut après le désastreux championnat du monde 1958 — l'Autriche a joué 19 matches, obtenu 13 victoires (Norvège 3 fois, Belgique 2 fois, Hongrie 2 fois, U.R.S.S. 2 fois,

ESPAGNE : TIREUR D'ELITE

Ferenc Puskas est l'un des attaquants les plus efficaces du championnat d'Espagne. C'est aussi un tireur d'élite (au vrai sens du mot) comme le prouve cette photo où il est aux prises avec Marquitos.

Ecosse 1 fois, Espagne 1 fois, Italie 1 fois, Angleterre 1 fois), concédé 1 nul (Allemagne) et subi 5 défaites (France 2 fois, Espagne 1 fois, Tchécoslovaquie 1 fois, Hongrie 1 fois). Les Français, en somme, peuvent être assez fiers d'eux.

ARGENTINE

● LA REINE DE L'EXPORTATION

BUENOS AIRES. — L'Argentine est le plus grand exportateur de joueurs de football dans le monde. Leur nombre s'élève à 472 et 17 pays ont profité de leur talent et de leur expérience.

Allemagne : 1 (Hesckel).
Brésil : 58, parmi lesquels Sastra, Verdeal et Volante.
Bolivie : 21.
Colombie : 70.
Cuba : 13.
Chili : 39.
Equateur : 9.
Espagne : 23.
Italie : 102, parmi lesquels Orsi, Angelillo, Lojacono, Sivori, Maschio.
France : 26, parmi lesquels Aballay, Bravo, Carniglia, Cazenave, Di Loreto, Florindo, Lauri, Muro, Stabile, Sosa.
Mexique : 44.
Pérou : 13.
Portugal : 8.
Suisse : 3.
Tunisie : 2.
Uruguay : 23.
Venezuela : 17.

BELGIQUE

● L'ECOLE FRANÇAISE

BRUXELLES. — Douze des 64 clubs de l'élite du football belge sont entraînés par des Français : S.C. Anderlecht (Sinibaldi), C.S. Bruges (Delfour), F.C. Liège (Cornilli), O.C. Charleroi (Grunbaum), Standard Liège (Prouff), Courtrai Sport (Toris)), Herentals F.C. (Meuris), Union Namur (Staho), R.C. Tournai (Favre), A.A. La Louvière (Poliart), R.C. Montegnée (Cheuva) et F.C. Seresien (Laune). Six autres étrangers dirigent des équipes belges : deux Autrichiens (Melchior, Hummenberger), deux Hongrois (Vereb, Pintye), un Suisse (Maurer) et un Roumain (Hoffling).

● KOPA ET ELVIS PRESLEY

BRUXELLES. — M. Eugène Steppé, le dynamique secrétaire général du Sporting Club d'Anderlecht, avait dans la tête un projet. Estimant que les 15 minutes de repos qui séparent deux mi-temps sont longues et ennuyeuses, il a imaginé de faire appel à un chanteur pour charmer les spectateurs pendant le repos. M. Steppé avait même prévu de présenter le prince du rock, Elvis Presley, à l'occasion de la venue de Reims à Bruxelles le 10 octobre. Reporté au 22 novembre, Anderlecht-Reims verra-t-il Elvis Presley en même temps que Kopa, Fontaine, Piantoni, Van Himst, Jurion, Hanon ?

BRESIL

● SANTOS LE N° 1

SANTOS. — Le club de Pélé, Santos F.C., est-il le meilleur du monde ? Il vient de jouer sur le terrain des trois leaders des principaux championnats nationaux d'Amérique du Sud. Il a obtenu deux victoires (Racing 4-2 à Buenos Aires et Colo-Colo 3-1 à Santiago) et subi une seule défaite (Nacional 1 à 0 à Montevideo). A Santos, on est convaincu qu'aucun club sud-américain ou européen n'est capable de faire aussi bien. Pas même Penarol de Montevideo, le champion du monde et le Real de Madrid... La Coupe du monde des clubs 1962 donnera en tout cas une réponse plus valable aux supporters de l'équipe de Pélé.

● UN BEAU PROGRAMME

RIO. — Le Brésil, le tenant du titre mondial, jouera dix matches internationaux avant de se rendre au Chili : contre l'U.R.S.S. les 26 et 29 novembre (à Rio et Sao Paulo), l'Autriche les 2 et 5 décembre, la Pologne les 22 et 25 avril, le Portugal les 3 et 6 mai, le Pays de Galles les 13 et 16 mai.

BULGARIE

● MM. LES TRICOLORES, LISEZ CE PALMARES !

SOFIA. — Un seul adversaire sépare l'équipe de France du voyage au Chili : la Bulgarie.

Sur le plan international, le football bulgare ne possède pas un palmarès de premier plan. En raison des modestes résultats qu'il a obtenus avant la deuxième guerre il a encore un bilan négatif.

	J.	G.	N.	P.	P.-C.
Albanie	4	1	1	2	3- 5
Allemagne Ouest	6	1	0	5	8- 20
Allemagne Est	6	3	2	1	9- 4
Autriche	2	0	0	2	1- 12
Belgique	1	1	0	0	4- 1
Brésil	2	0	0	2	1- 7
Danemark	2	1	1	0	3- 2
Egypte	3	2	0	1	4- 2
Eire	1	0	0	1	0- 1
Espagne	1	0	0	1	0- 13
Finlande	1	1	0	0	2- 0
France	5	1	1	3	7- 16
Grande-Bretagne	3	2	1	0	11- 4
Grèce	10	7	1	2	22- 17
Hollande	2	1	0	1	5- 6
Hongrie	11	1	3	7	10- 34
Inde	1	1	0	0	3- 0
Indonésie	1	1	0	0	5- 1
Italie (B)	2	0	1	1	2- 6
Liban	1	1	0	0	3- 2
Norvège	2	2	0	0	9- 1
Pologne	11	2	6	3	15- 19
Roumanie	20	5	2	13	34- 54
Tchécoslovaquie	8	3	2	3	8- 11
Turquie	8	4	2	2	18- 12
U.R.S.S.	8	2	2	4	7- 14
Yougoslavie	20	3	4	13	30- 50
Total	142	46	29	67	225-314

Les matches internationaux disputés par les Bulgares leur ont été favorables dans une proportion de 32,39 % et défavorables 47,18 %. Dans 20,42 % des cas, il n'y a pas eu de décision. Il faut encore remarquer que :

1° **La Bulgarie n'a jamais rencontré** l'Angleterre, l'Ecosse, la Suède, le Portugal, la Suisse, l'Italie, l'Uruguay, l'Argentine, etc.

2° **Des 27 nations rencontrées** par les Bulgares, seules la Finlande et l'Inde n'ont pas réussi à leur marquer de but.

3° **La plus nette défaite de la Bulgarie** s'est produit le 21 mai 1933, à Madrid, contre l'Espagne : 13 à 0. L'intérieur gauche de l'équipe espagnole,

FLASHES...

BIRMINGHAM. — Gil Merrick. l'ex-gardien de but de Birmingham et de l'équipe nationale anglaise, est retourné à son club, Brum, où il joue, comme autrefois, avant centre. Il marque régulièrement un but chaque samedi.

LONDRES. — Les clubs anglais sont rassurés. La baisse du nombre de spectateurs est enrayée. La moyenne générale, qui était de 15.316 la saison dernière, est montée à 15.648. Ce sont les clubs des divisions II et III qui enregistrent la plus forte hausse. En division I et IV, les chiffres sont encore inférieurs à ceux de 1960-1961.

ALLEMAGNE : PREMIER PRIX

Ce document qui symbolise à merveille le désespoir du gardien est du photographe allemand Herbert Peterhofen. Il lui a permis d'obtenir un premier prix au concours mondial de la photo à La Haye.

Chacho, réussit ce jour-là six buts. Autres désastres bulgares : 9 à 0 contre la Hongrie, le 17 avril 1947, à Budapest, et 7 à 0 contre la Roumanie, le 4 avril 1933, à Bucarest.

4° **Le plus net succès bulgare** a été obtenu aux dépens de la Tchécoslovaquie par 6 à 0, le 24 avril 1938, à Prague.

5° **Les cinquante derniers matches** disputés par la Bulgarie (1955 et 1961) lui ont été favorables (26 victoires, 16 nuls, 14 défaites) ce qui prouve ses énormes progrès. Et la difficulté de la tâche qui attend l'équipe de France, le 12 novembre, à Sofia.

ITALIE : UN GARDIEN INSOLITE

Ce gardien volant, c'est l'Italo-Argentin Angelillo qui ne manque jamais une occasion de jouer dans les buts à l'entraînement... en attendant de le faire en match si Cudicini, le titulaire de l'A.S. Roma, était blessé.

ESPAGNE

● BARCELONE ET SES FINANCES

BARCELONE. — Les dettes très importantes du F.C. Barcelone vont peut-être être épongées. En effet, la municipalité étudie la possibilité de racheter le « Nou Camp » dont la construction a créé une situation financière inextricable au sein du club catalan. Si cette opération se réalisait, non seulement le F.C. Barcelone n'aurait plus de dettes mais encore il disposerait d'un important capital. Mais les 53.000 socios du club accepteront-ils ce rachat qui permettrait au grand rival local, l'Espanol, de jouer également ses matches au « Nou Camp ».

● ALFREDO FOOTBALLEUR INTEGRAL

MADRID. — Alfredo Di Stefano, qui démentit les rumeurs selon lesquelles il s'apprêtait à ouvrir une grande cafeteria à Madrid, a dit : « Tant que je jouerai, le football demeurera mon seul souci. Et puis, il y a le Chili, un rendez-vous que je ne veux pas manquer.. » Le rêve secret du vieux Alfredo est de jouer les six prochains matches de l'équipe d'Espagne (deux contre le Maroc en novembre, un contre la France le 10 décembre à Paris et au moins trois au Chili) ce qui lui permettrait de se hisser à la deuxième place, derrière le célèbre Ricardo Zamora, des sélectionnés espagnols. Actuellement, le tableau d'honneur des internationaux espagnols est le suivant : **1. Zamora, 46 sélections : 2. Ramallets et Gainza, 33 sélections ; 4. Garay, 27 sélections ; 5. Di Stefano, 28 sélections ; 6. Segarra, 26 sélections ; 7. Gento, Quincoces et Regueiro, 25 sélections ; 10. Puchades, 23 sélections ; 11. Basora, 22 sélections ; 12, Peno, Samitier et Suarez, 21 sélections.**

ITALIE

● KING JOHN A ARSENAL

TURIN. — John Charles, l'avant centre gallois de la Juventus de Turin, ne renouvellera pas en fin de saison son contrat avec les champions d'Italie. Il a d'ores et déjà annoncé qu'il retournerait en Angleterre mais il s'est refusé à indiquer le nom de son futur club. Il semble pourtant qu'il y a de très fortes chances pour qu'il rejoigne son frère Mel Charles à l'Arsenal de Londres, décidé à renouer avec son ancienne politique de grand prestige.

● ALTAFINI VAUT PELE

MILAN. — « Lo Sport Illustrato » de Milan vient de former comme suit l'équipe du monde : 1. Buffon (Italie) ou Yachine (U.R.S.S.) ; 2. Bergmark (Suède), 3. N. Santos (Brésil) ; 4. Voinov (U.R.S.S.), 5. Bellini (Brésil) ou Germano (Portugal), 6. Szymaniak (Allemagne) ou Flowers (Angleterre) ; 7. Garrincha (Brésil) ou Hamrin (Suède), 8. Suarez (Espagne) ou Lojacono (Italie), 9. Pélé (Brésil) ou Altafini (Italie), 10. Sivori (Italie) ou Di Stefano (Espagne), 11. Pépé (Brésil) ou Gento (Espagne).

Quelle idée de mettre à égalité Pélé et Altafini. En 1958, en Suède, les Brésiliens avaient préféré Pélé à Altafini (alias Mazzola) et ne l'avaient pas regretté. Que ces Italiens sont chauvins...

PARAGUAY

● LEIVA, NOUVELLE TERREUR

ASUNCION. — La révélation du championnat du Paraguay qui s'est terminé par un sensationnel dead-heat — Olimpia (champion depuis 1956) a terminé à égalité de points avec Cerro Porterro et Luqueno avec qui il devra disputer un barrage — est un avant centre de 19 ans, Leiva. Les clubs argentins et italiens lui ont déjà fait des offres de transfert.

SUISSE

● LA NOUVELLE GENERATION

LAUSANNE. — Le football suisse est en pleine mue. Dans tous les clubs une importante relève est en train de s'opérer. Les conséquences en seront sans doute bénéfiques pour le football helvète cher à Karl Rappan qui raconte volontiers : « Notre équipe la plus vieille, Lausanne-Sport, a 26 ans de moyenne. Ce chiffre est à rapprocher de la moyenne d'âge de l'équipe de France qui vient de jouer à Bruxelles (28 ans et demi).

● HUGI RENONCE A LA SELECTION

BALE. — Joseph Hugi, l'avant centre qui marqua 5 buts à l'équipe de France l'an passé à Bâle, ne veut plus jouer avec l'équipe de Suisse. Il l'a annoncé à Karl Rappan, par lettre recommandée. Ses raisons ? Il en a assez, non pas de l'équipe nationale en soi peut-être, mais du jeu de marionnette dont il fut si souvent l'objet. En fait, il est très vexé d'avoir été évincé au profit de Robbiani lors du match d'entraînement contre Augsbourg. C'est la raison pour laquelle il a refusé de jouer contre le Maroc et la Suède. Ainsi, même si le football est une de ses raisons de vivre, Hugi ne semble plus disposé à être admiré et contesté. Il faut d'ailleurs reconnaître que peu de joueurs internationaux ont eu une carrière aussi ballottée que la sienne. On l'a appelé. On l'a laissé choir. On l'a suspendu. On ne l'a pas toujours compris. Il ne s'est pas toujours fait comprendre non plus. Et puis, il sent bien qu'il ne vit qu'un sursis. Alors il se demande à quoi bon tout recommencer pour l'espace d'un match ou d'une saison. Il est résigné. Il est vrai qu'il a 35 ans.

● LA COLLECTION DE SNELLA

GENEVE. — Jean Snella, l'entraîneur français du Servette de Genève, champion de Suisse 1961, a révélé, au cours d'une conférence organisée à l'intention d'une quarantaine d'entraîneurs romands, que son club avait acheté toute une collection d'haltères. « Les joueurs, a-t-il dit, ont souvent besoin d'étoffer leur buste pour améliorer leur résistance et par conséquent leur rendement. »

URUGUAY

● LE REVE DU NACIONAL

MONTEVIDEO. — Qui prendra l'avantage ? L'Uruguay se pose la question en suivant la lutte que se livrent Penarol et Nacional pour le titre de champion 1961. Les deux clubs de Montevideo ont été l'un et l'autre 25 fois champion d'Uruguay. Or la victoire de Penarol dans la Coupe du monde des clubs a suscité une telle jalousie chez son rival que Nacional fait de gros efforts pour supplanter le successeur du Real de Madrid. La preuve est faite à Montevideo que cette nouvelle compétition mondiale crée une heureuse émulation au sein du football uruguayen.

UN CAS UNIQUE EN FRANCE

DES familles de footballeurs, il y en a eu. De grandes familles. Les Batteux, les Sinibaldi, les Telléchéa et bien d'autres encore. Sport collectif par excellence, le football se satisfait des liens familiaux. Il est des pères qui apprennent à jouer à leur fils. Et, depuis cette saison, à Paris, il est un père qui entraîne officiellement son fils au sein d'une équipe professionnelle.

C'est le cas de Grizzetti.

Angelo, le père, devenu entraîneur du C.A. Paris, ne pensait pas avoir un jour son fils sous ses ordres, puisque Gérard, le fils, était licencié au R.C. Paris. Mais le hasard est grand. Le C.A.P. étant aujourd'hui une filiale du Racing, il fut décidé d'aguerrir le jeune Gérard et de le faire jouer une saison au moins sous la bannière du C.A.P.

Angelo a accepté la chose avec philosophie, mais il se défend de la moindre faveur envers son rejeton, dont il est pourtant fier.

« Au contraire, assure Angelo, **j'aurais plutôt tendance à être plus dur avec Gérard qu'avec les autres. Je ne lui fais aucun cadeau à l'entraînement et lui se conduit avec moi comme ses camarades de l'équipe. »**

Tel père tel fils ? Non, le dicton, ici, ne se vérifie pas. Angelo a été un dur, un bourlingueur du football. Gérard sera un tendre, un sentimental du ballon.

Angelo jouait demi et il remplaçait la technique par l'efficacité. Gérard est un inter constructeur à la technique déjà très aiguisée.

« Ah ! si seulement il pensait à lutter davantage sur le terrain », regrette déjà son bourreau de père.

LE PASSÉ DU PÈRE

Angelo (né le 14 mai 1916) a roulé sa bosse un peu partout.

Débuts professionnels à **Sochaux** (saison 1938-39). Passe ensuite au **Racing** (deux saisons : 40-41 et 41-42). Retourne à **Sochaux** (42-43). Fait ensuite partie de l'équipe fédérale « Ile-de-France » (43-44). Au **Racing** encore en 44-45. Transféré à **Angoulême** où il reste de 1945 à 1947. Il est alors demi-finaliste de la Coupe de France. De nouveau au **Racing** de 1947 à 1950. Il gagne la Coupe de France en 1949.

Entraîneur-joueur du **C.A. Paris** de 1950 à 1952. Entraîneur de **Monaco,** équipe qu'il mène en division 1 en 52-53. Ensuite entraîneur de Saint-Maur, du **Red Star** (deux saisons) et rappelé au **C.A.P.** cette saison.

PHOTOS ANDRE LECOQ

L'AVENIR DU FILS

Gérard est né le 20 novembre 1943 à Paris.

Il a joué son premier match à **Monaco,** dans une équipe de benjamins. Son père n'était pas au courant. Il est ensuite dans l'équipe des minimes de **La Courneuve** et va deux fois en finale de la Coupe de Paris.

Cadet, il remporte la Coupe de Paris des Cadets et est sélectionné dans l'équipe de la Ligue de Paris.

Il signe ensuite au **R.C. Paris** et joue dans l'équipe de C.F.A. Il est présélectionné pour l'équipe de France Juniors.

Il accompagne plusieurs fois l'équipe pro du **Racing** et joue des matches amicaux (match d'entraînement de l'équipe nationale belge, Tournoi Italie 61, tournée du Racing à Bucarest, Budapest et Genève).

Il est maintenant stagiaire au **C.A.P.**

UN PENALTY SIGNÉ

SACHA DISTEL

PAR GERARD EDELSTEIN

PHOTOS AIME DARTUS

« Nous nous sommes (Eu...) connus, un beau soir dans la rue (Uuu...), à Honolulu (u-u-u...) »

Vous n'allez sûrement pas nous croire, mais il arrive quelquefois à Sacha Distel de chanter faux. Une plaisanterie ? Mais non, nous sommes très sérieux. D'ailleurs, Jean-Jacques Marcel vous le dira...

En vérité, si « Monsieur Scoubidou » va de temps à autre jusqu'à interpréter cette affreuse rengaine de l'année 1945, ce n'est absolument pas pour enrichir (!) son répertoire actuel. Mais chaque fois que l'occasion lui est donnée de faire un petit tour à Colombes pour s'y dérouiller les jambes en compagnie de ses amis du Racing, il ne manque jamais d'évoquer (à sa manière) l'impression impérissable qu'il conserve des débuts de Jean-Jacques Marcel dans la chansonnette... Ce dernier avait en effet précédé Sacha Distel devant le micro à l'occasion d'une petite fête de famille organisée par le Racing il y a quelques mois dans un restaurant célèbre du Bois de Boulogne.

Au demeurant, le chanteur est un fervent supporter des « pingouins ». Champion de Paris (O.S.S.U.) avec son équipe du lycée Claude-Bernard (il y a quelques années de cela), Sacha voudrait se retremper plus souvent dans l'ambiance des milieux footballistiques. Mais les impératifs de son métier lui laissent rarement la possibilité de chausser les souliers à crampons, du moins au cours d'un match sérieux comme, par exemple, il s'en dispute un chaque année... à Saint-Trop', entre les artistes et l'équipe locale.

« Je me souviens, dit-il, d'avoir chanté une fois devant 33.000 personnes, à Liège, au cours d'un meeting populaire : je plains les footballeurs professionnels qui sont obligés d'affronter presque chaque dimanche des publics aussi denses. A côté d'eux, je suis un petit garçon... »

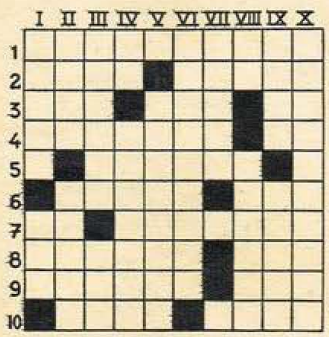
Footing soutenu avec Michel Jazy

Conférence technique avec Pierre Pibarot

LE JEU DES ERREURS

Déro a reconstitué une action de jeu troublante sur un terrain de football. Sept erreurs se sont glissées dans le dessin n° 2. Lesquelles ?

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT. — 1. Celui de la classe du joueur est préférable à celui du ballon. — 2. L'entraîneur doit veiller à en faire un de son onze ; le supporter peut le faire d'une action de son joueur favori. — 3. Certains bois nantais n'ont pas de secret pour lui ; lettres de Kaelbel ou de Lerda ; bon début pour trois amateurs niçois. — 4. Visée par le tireur, mais pas toujours atteinte ; phonétiquement : vaut plus en rugby qu'en football. — 5. Agent de liaison troyen. — 6. Qualificatif pour mauvais terrains ; manguier africain. — 7. Morceau de béton ; Njo-Léa, avec son union, se propose de défendre celui du footballeur. — 8. Le gardien souhaite que le tireur adverse le soit avant les 18 mètres ; se retrouvent dans Biernat et dans Steibel. — 9. Départagent les équipes ; ce n'est qu'une demi-étoile. — 10. Baulu en a ressenti tout de suite à l'A.S.S.E. ; l'entraîneur regrette souvent de ne pouvoir suivre le sien.

VERTICALEMENT. — I. Evoluait l'an dernier dans le onze de Mirouze ; dans l'équipement du footballeur. — II. Le Championnat du monde en aura plus d'un à son programme ; ce que fit Di Nallo dans sa progression de footballeur. — III. Un Malouin à Angers ; Piantoni le fut chez les buteurs l'an dernier. — IV. Suit Le Havre en football quand on veut être bref ; en cours de match, les blessés le deviennent souvent. — V. La ligne de touche l'est par un arbitre. — VI. Travaillent dans les bois, sans être gardiens de but. — VII. En rugby, fait sortir la balle, mais en football ferait plutôt sortir un joueur. — VIII. Encadrent un ailier du S.O.M. ; fer de lance rouennais. — IX. Son Olympique a un palmarès en or ; renforce, cette saison, l'effectif cortiste. — X. A la base du transfert.

FOOTBALL - NEGATIF

Cette photo de match a été reproduite négativement. Quel est ce match et quels sont les trois acteurs du premier plan ?

UN POINT COMMUN

Quel point commun existe-t-il entre :

1. Kopa et Cisowski.
2. Stojaspal et Aston.
3. Fontaine et Didi.
4. Pelé et Wisnieski.
5. C.D.N.A. Sofia et Benfica.

SOLUTION DES JEUX

LE JEU DES ERREURS

1° Le serre-tête du joueur de rugby est déplacé.
2° Son épaule gauche également.
3° L'oreille droite d'un personnage du centre a disparu.
4° Le bras gauche du joueur au maillot cerclé est plus court.
5° Les mailles du filet sont verticales.
6° La chaîne du sifflet de l'arbitre est différemment placée.
7° Le joueur de droite rit.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS

HORIZONTALEMENT. — 1. Eclaireur. — 2. Bloc ; bénir. — 3. Eon ; oel ; Ca (Caille, Casoni, Couvin). — 4. Lucarne ; ec (essai). — 5. Lipiec. — 6. Pelés ; obo. — 7. bé ; intérêt. — 8. Arrêté ; bit. — 9. Scores ; éto. — 10. Aise ; plan.

VERTICALEMENT. — 1. Eboué ; bas. — 11. Clou ; perce. — III. Lorde ; roi. — IV. AC ; ailiers. — V. Arpenteur. — VI. Ebénistes. — V. Arpente. — VII. Mêlée. — VIII. en (N' Doumbé) ; Corbel. — IX. Nice ; Betta. — X. Tractation.

UN POINT COMMUN

1. Deux enfants, garçon et fille.
2. Tenue et une sélections en équipe nationale, Autriche pour Stojaspal, France pour Aston.
3. La chanson : Didi vient d'édifier plusieurs étapes.
4. La précocité : débuts professionnels à dix-sept ans.
5. Onze titres de champion.

FOOTBALL NEGATIF

Cette photo a été prise au cours de Racing-Nice (20 mars 1960). Les trois joueurs sont, de gauche à droite, Chorda (Nice), Ujlaki (R.C.P.) et Corna (Nice).

LES JEUX DE Football MAGAZINE

I.N.P. - LEVALLOIS.

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES

MARQUIS DE
MONTESQUIOU
ARMAGNAC

COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ

PORTO RÉAL

VABÉ
VIN DOUX NATUREL

ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE

L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football